

MADAGASCAR

I

Son origine et sa géographie, son admirable position stratégique. — Son aspect pittoresque et varié, ses montagnes et ses forêts. — Tamatave et Majunga. — Intérieur de Madagascar, l'Imerne et le plateau central. — La capitale Tananarive et la ville sainte Ambouimang. — Animaux et plantes. — Splendeur originale de la faune et de la flore malgaches. — Le climat.



MADAGASCAR! On ne parle que de cette Ile étrange et lointaine vers laquelle, en ce moment, sont tournés tous les regards, tous les cœurs. Bien des gens ont, là-bas, un fils, un frère, un ami; et ceux qui n'y comptent ni amis ni parents, songent à nos vaillants petits soldats, au drapeau de la France, à l'avenir, à la patrie! Et à nous tous, il semble distinguer, par dessus les vagues de l'Océan indien, comme un lointain écho de clairons triomphants, apporté par le vent des mers!

C'est donc l'instant de jeter un coup d'œil sur cette Ile immense qui est nôtre depuis trois cents ans, droits sacrés, toujours affirmés par la France et jamais contestés par les nations d'Europe. Les Portugais en font la découverte au commencement du xvi^e siècle, mais ne s'y arrêtent pas, attirés qu'ils sont par les rivages enchantés des Indes. Mieux avisés, les Français, pressentant les ressources et l'avenir de Madagascar, en prennent officiellement possession vers le milieu du xvii^e siècle, y ébauchent des cultures, y bâtissent des postes fortifiés; et Madagascar devient « l'Ile Dauphine », comme un peu plus tard notre gouverneur Flacourt lui donnera le nom expressif et patriotique de « France orientale ».

Madagascar est l'une des plus vastes Iles du globe. Sa superficie, égale à celle de la France et de la Belgique ensemble, est d'environ six cents kilomètres carrés. Entre les caps d'Ambre et de Sainte-Marie,

sa longueur embrasse quatorze cents kilomètres. Sa plus grande largeur en comprend six cents (1).

Tout autour de Madagascar, nous possédons quelques îles, d'une importance toute stratégique, qui sont comme les pierres d'attente de notre future domination. Ce sont Sainte-Marie, Mayotte, Nossi-Bé, les Comores.

Définie de toutes parts par la mer, bornée à l'ouest par le canal du Mozambique, à l'est par l'Océan indien, surveillant les côtes orientales de l'Afrique, commandant le passage d'Europe en Asie par Suez et par le Cap, Madagascar présente une admirable situation stratégique. Ajoutons que, de Marseille à Madagascar, la traversée n'est plus aujourd'hui que de trois semaines. Autrefois, c'était le bout du monde. Maintenant, on ne part plus, on arrive.

Rien de plus varié que l'aspect de Madagascar. Selon que l'on aborde d'un côté ou d'un autre, le tableau change. Ici des bas-fonds, des forêts, des landes, des marécages; là des montagnes qui semblent émerger de l'Océan, des massifs énormes, de hautes falaises. Deux ports : Tamatave et Majunga. Ça et là, quelques postes, quelques forts dont le plus ancien et le plus célèbre est notre antique Fort-Dauphin. Plus loin, de pauvres villages habités par de pauvres indigènes, des cases isolées, des huttes misérables, terres incultes et désertes; des retraites impénétrables, des solitudes muettes, des tribus errantes et pillardes; au fond des vallées mystérieuses et des bois inaccessibles, quelques peuplades farouches, reconnaissant à peine un roi sans prestige et sans domaine.

Au centre de Madagascar, s'étend un plateau immense formant le pays d'Imerne, habité par les Howas, anciens Malais, conquérants et maîtres de l'île presque entière. Tananarive est la capitale de l'Imerne, région pittoresque et salubre qui est à la fois la forteresse et l'Éden de Madagascar.

Eloignons-nous des côtes et gravissant non sans de pénibles efforts, le plateau central, séjour à peu près inexpugnable des Howas, tâchons d'arriver à Tananarive. A mesure que l'on s'éloigne du rivage, on atteint peu à peu la région bénie où l'île se métamorphose comme sous la baguette enchantée de quelque fée malgache. Ce sont des vallées riantes aux eaux limpides, de charmants bosquets où pullulent des oiseaux vêtus de pourpre et d'or, où d'énormes papillons voltigent autour des fleurs géantes; ce sont des ruisseaux clairs et des fontaines murmurantes, des bois touffus de cyercas et de bananiers, de grandes rizières, de vertes collines qu'enguirlandent des troupeaux de bœufs, une merveille de rayons et d'ombres, un prodige d'éclat et de parfums, une faune sans pareille, une flore sans rivale que nous essaierons de décrire tout à l'heure.

(1) Nous tenons à la disposition de nos abonnés une très bonne carte de l'île de Madagascar, qui leur permettra de suivre tous les progrès de l'expédition. Prix : 1 fr.; *franco*, 1 fr. 10.

Mais voici que tout change, s'efface, disparaît. Nous venons de pénétrer dans la forêt : forêt immense de plusieurs centaines de lieues d'étendue. Un désert d'arbres sans fin, sans bruit, sans soleil, je ne sais quelle monotonie attristante et grandiose. Des végétaux inconnus, des plantes colossales, des ruisseaux profonds et muets, un silence mystérieux, terrifiant. De loin en loin, quelques cases perdues dans cette immensité, un village qui semble étonné lui-même de se rencontrer dans ces solitudes.

Autre tableau : Après la forêt immense, c'est l'immense plaine de Mangour, avec ses belles rivières, ses frais et riants paysages, ses villages ombragés et fleuris, ses cases confortables, ses gracieux jardins, ses horizons lointains, ses perspectives ensoleillées. Mais voici que tout change encore : soudain, un mur gigantesque, d'un saisissant aspect, se dresse brusque et formidable à quatre cents mètres au-dessus de la plaine et se prolonge à perte de vue du sud au nord. Ce massif grandiose soutient le fameux plateau central, séjour des Howas et des Betsiléo.

Arrivé au sommet de ce plateau, on traverse, pendant trois heures, une seconde forêt parallèle à la première, mais autrement pittoresque et charmante. De tous côtés, une végétation étrange et magnifique étonne le regard; des plantes féeriques, des fleurs éblouissantes, inclinant au bord des eaux limpides leur corolle embaumée; un calme reposant, une chaleur adoucie par la brise des bois, je ne sais quelle réalisation prodigieuse des forêts enchantées du Tasse. Cet Eden franchi, on pénètre dans l'Imerne, royaume inhospitalier des Howas.

Un massif énorme, élevé de 2,000 mètres, domine tout le pays. Le long des rivières limpides, arrosant des vallées ombreuses, se profilent des rochers bizarres, s'élèvent de gracieuses collines, et succèdent à l'infini des mamelons pareils à de gigantesques coupes. Ici des champs fertiles et de fécondes rizières, là de gais villages que domine le clocher aigu d'un temple ou d'une église.

Continuons, à travers ces enchantements de la nature, notre route vers Tananarive. Nouveau changement de décor : tous les arbres ont été détruits. Ne criez pas au vandalisme. Cette hécatombe végétale a pour double cause la sécurité et l'intérêt. Il s'agit de voir plus aisément les bandes ennemies et de faire pâlir ses immenses troupeaux de bœufs, richesse capitale de l'Imerne.

Ici, pas plus de route que dans le reste de l'île entière. Des sentiers, rien que des sentiers, tortueux, étroits, obstrués de débris et de cailloux, où le piéton seul peut s'aventurer. Ainsi l'entendent les Howas pour se garer d'une armée étrangère. Cette absence absolue de route, n'est-ce pas l'impossibilité de la marche, l'insurmontable obstacle du sol, la défense irrésistible du sol, la barrière stratégique du pays ?

De Tamatave à Tananarive, que séparent 282 ki-

lomètres, on ne rencontre que sentiers inextricables. Le trajet s'effectue en six jours au moyen de *bourjanes*, c'est-à-dire de porteurs de brancards agrémentés d'un siège de toile pour le voyageur.

Une autre route, — puisqu'il faut se servir de ce mot, — conduit également à Tananarive. Elle part de Majunga et, plus longue mais moins pénible que celle de Tamatave, elle comprend 442 kilomètres. On n'y rencontre qu'une seule localité importante : Suberbieville, centre d'exploitation aurifère de notre distingué compatriote, M. Suberbie, qui, pour le besoin de ses travaux, a construit un chemin de fer de 15 kilomètres et un canal de 30. Mais voici Tananarive!...

La capitale de Madagascar compte près de cent mille habitants. Son aspect rébarbatif et triste, n'ayant rien de très engageant, est loin de répondre à son étendue. On dirait une ville fermée, une cité close. Les édifices eux-mêmes ont je ne sais quoi de farouche et de défilant. Au dehors, pas de routes ; au dedans, pas de rues, car il serait trop ambitieux de décorer de ce nom d'abominables fondrières obstruées de blocs de pierres et de cailloux aigus. Impossible à une voiture d'avancer dans ce dédale affreux ; nulle perspective, de rares et pauvres édifices. Sur la façade des maisons semblent écrits ces mots : « On ne s'arrête pas ici ! » de même que les avenues impraticables ont l'air de dire : « On ne passe pas ! » ; je ne sais quoi de tortueux et de tronqué, d'interrompu, de barriqué. C'est encore de la stratégie. Les Howas se soucient peu que l'on admire leur capitale. L'essentiel, c'est qu'on n'y entre pas.

À six lieues de Tananarive se trouve la ville sainte d'Ambouimang. Entre les deux cités howas, c'est un incessant pèlerinage. D'un côté, les étrangers ne se rencontrent qu'en nombre intime dans Tananarive ; de l'autre, il est absolument interdit à tout Européen de pénétrer dans la ville sainte. Un très curieux chemin bordé de vieux tombeaux, sorte de voie apienne malgache, relie Tananarive à Ambouimang.

Tel est, à grands traits, cet immense et curieux pays de Madagascar. Pour plus de détails, nous ne saurions mieux faire que d'adresser nos lectrices au beau livre de M. A. Martineau, l'un des meilleurs historiens de la grande île africaine. De son séjour à Madagascar, l'ingénieur observateur vient de rapporter de précieuses pages, remplies de documents et pleines de vie.

Après avoir essayé de décrire nous-même les paysages malgaches, il convient de présenter la faune pittoresque qui les anime et la flore incomparable qui les pare magnifiquement.

La faune de Madagascar est assurément l'une des plus intéressantes et des plus originales du globe. Cette île immense, qui fut appelée la « Terre promise » des naturalistes, abonde en espèces zoologiques, absolument particulières à cette contrée. C'est là que la nature semble s'être retirée, comme

dans un sanctuaire, pour travailler sur de nouveaux modèles, jusqu'alors inconnus. En effet, les types les plus étranges, les formes les plus insolites et les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas, donnant à Madagascar une physionomie aussi surprenante qu'originale, à ce point qu'un grand naturaliste a pu la qualifier de : « Terre de prodiges et d'étonnements ».

Remarque importante et curieuse : malgré le voisinage du continent noir, la faune de Madagascar s'éloigne absolument de la faune africaine pour se rapprocher de la faune asiatique, tout en conservant son caractère profondément original. C'est ainsi qu'à Madagascar on ne trouve ni lion, ni panthère, ni léopard, ni hyène, ni chacal, ni gorille, ni rhinocéros, ni reptiles venimeux, si terribles et si communs en Afrique.

Madagascar est par excellence le pays des lémuriens, des fameux singes makis, qui se rapprochent bien plus des quadrupèdes que des quadrumanes. Ce singulier animal, d'une originalité charmante et d'une grâce sans rivale, ne se trouve qu'à Madagascar. C'est le berceau qu'il n'a jamais quitté. Ailleurs, il est inconnu. C'est le roi des acrobates. Sa robe est merveilleuse et son agilité sans pareille, un feu follet, une flamme, un rayon, un vertige, un éblouissement, je ne sais quoi de léger, de cadencé, de rythmé, d'harmonieux, d'aérien. C'est le singe favori des créoles de Maurice et de Bourbon.

L'île entière ne possède qu'un seul carnassier, le *cryptoprocta ferox*, bizarre animal, sorte de plantigrade, se rapprochant de la race féline.

Dans les forêts, passe comme une trombe le sanglier à « masque », déconvert par Grandidier, miaulent des chats sauvages auxquels répondent les sinistres aboiements de chiens éternellement errants, tandis que dans les airs volent, en gémissant, des chauves-souris géantes, fléau des terribles insectes et providence du ciel indien.

Le long des plaines herbeuses trottaient des troupeaux de zébus sauvages, ces miniatures du bœuf, si pittoresques avec leurs cornes mignonnes et leur bosse excentrique. Ici, une mangouste fait une chasse féconde aux reptiles et aux rats pullulant. Là, des tortues magnifiques à la carapace énorme, aux dessins capricieux, s'avancent d'un pas lent et cadencé vers les touffes de mimosas. Sur la large feuille d'un bananier géant brille de changeantes couleurs un de ces caméléons dont Madagascar possède, variété incomparable, vingt-quatre espèces. Dans les hautes herbes glissent des serpents aux écailles éblouissantes, mais au crochet inoffensif, tandis que, dans la boue des marais, des crocodiles traînent pesamment leur corps livide et cuirassé.

De tous côtés fourmillent des insectes d'argent et d'or, vivantes pierreries. Puis s'envolent d'énormes papillons qui, par la grandeur et la beauté, dépassent tous les papillons des tropiques. Neige, pourpre, azur, leurs couleurs féériques défilent tout

pinceau. Sur leurs larges ailes, on dirait qu'ils portent des turquoises et des émeraudes, des rubis, des diamants.

Quant aux oiseaux, on pourrait dire que Madagascar n'est qu'une volière immense. Sur 240 espèces d'oiseaux trouvés dans l'île, 130 — nombre prodigieux — lui sont absolument propres, tel que le fameux couas ou coucou malgache. Quels ramages et quels plumages ! il est de ces oiseaux vêtus de bleu, de jaune, de vert, de rouge ; il en est d'habillés de neige ou de feu. Ici, les oiseaux parleurs, jaseurs, imitateurs, amusants parodistes des bruits de la nature. Là, les oiseaux musiciens jouant sous la feuillée du violoncelle, de la flûte, du hautbois, ou bien embouchant la trompette pour faire retentir les échos de leurs fanfares de combat et d'amour.

Sous le rapport des poissons, la faune malgache offre beaucoup moins de richesse et de variété. Nous ne citerons qu'un poisson extraordinairement curieux, le rémora, que l'on dresse à la pêche aux tortues marines.

N'oublions pas qu'autour des fleurs géantes voltigent en bourdonnant d'éclatantes abeilles au miel vert, d'une saveur exquise. Et, le soir, quand le crépuscule voile les champs et les bois, surgissent de toutes parts, étincelles ailées, les lucioles éblouissantes des nuits malgaches.

Les bœufs, les moutons, les chèvres, surtout les gallinacées, marchent en tête de la faune domestique de Madagascar. Une bosse énorme distingue les bœufs qui sont de belle venue et de bonne qualité. Comme tous les animaux domestiques ou sauvages de Madagascar, les moutons ont leur caractère d'originalité. La queue, d'abord, excite la surprise par sa prodigieuse grosseur ; la toison ensuite est plutôt du poil que de la laine. La corne haute et la barbe longue, l'œil d'or et le pied léger, la bouche friande, affamée de muscade et de mimosa, un lait abondant et parfumé, telle est la chèvre malgache. De tous côtés, dans les villages, picorent les poules, gloussent les dindes, nasillent les canards et les oies, tandis que le coq de Madagascar fait retentir les échos de ses clairons. N'oublions pas les vers à soie, si communs dans l'île, donnant une bourre précieuse que tisse l'indigène.

C'est surtout sur les côtes que la faune préhistorique abonde en fossiles aussi curieux que variés. Il est obligatoire de citer le fameux *œpiornis*, ce géant fantastique du monde des oiseaux, dont le squelette prodigieux, atteignant près de 3 mètres de hauteur, ne se rencontre qu'à Madagascar. L'œuf de ce colosse avait une capacité de huit litres, un volume de six œufs d'autruche et de cent quarante-huit œufs de poule. Comme la faune moderne, la faune préhistorique de Madagascar atteste que cette île n'est nullement africaine, mais une région absolument distincte et originale.

Arrivons à la flore qui, de tous temps, par sa richesse inépuisable, excita la curiosité des voyageurs et l'admiration des savants. Aucun pays du monde ne saurait, pour la splendeur originale des plantes et des fleurs, rivaliser avec Madagascar. Comme pour la faune, nous trouvons dans cette région étrange des espèces qui lui sont particulières, inconnues des autres contrées.

Voici d'abord le baobab, le géant des géants du monde botanique. De loin, on dirait un édifice, c'est un arbre ! Dans son voisinage apparaît « l'arbre du voyageur », portant dans les aisselles de ses feuilles une eau fraîche et abondante ; le « ravenal », ou « l'arbre-fontaine » des indigènes, végétal superbe avec son tronc de palmier et ses élégantes feuilles de bananier, recourbées en gracieuse couronne ; c'est ensuite le *népenthès* aux urnes merveilleuses, dont l'opercule végétal, un prodige, se lève et se ferme sous une action mystérieuse, le *népenthès*, la plus étonnante et la plus renommée des plantes carnivores. Voici encore la *rafflesia* géante, qui, dans sa coupe monstrueuse, donne à boire à des myriades d'insectes. A chaque pas se rencontrent les arbres résineux. Ce superbe végétal, droit comme un I, ne poussant de branches qu'à son sommet, admirable couronne, c'est le *chrysapia* qui, dépassant quelquefois 20 mètres de hauteur, fournit les plus grands mâts des navires.

Ici, l'aronga, dont la gomme précieuse produit un beau vernis rose ; là, le tamaka, dont on extrait une couleur jaune paille d'une nuance exquise. Plus loin, les mimosas, les caoutchoucs, les copals, les bois de natte, les bois de teck, les bois de rose, les bois d'ébène et d'andromène, les bois rubanés.

D'un côté, le gingembre, la cannelle, le girofle, l'indigo, la canne à sucre, la muscade ; de l'autre, le figuier du Cap, le citronnier et l'oranger, le poirier, le grenadier aux fleurs éblouissantes, le cocotier, le bananier aux feuilles immenses, des cactus géants, des palmiers superbes, des cycas énormes. Dans les champs poussent le maïs, le millet, le manioc, l'orge, l'igname, la patate, connue dans Madagascar de temps immémorial. L'avoine, le froment, le chanvre, le lin s'accroissent à souhait du sol et du climat, et la vigne aux grappes vermeilles enguirlande de ses rameaux flexibles les arbres géants.

Les pêches et les framboises de Madagascar ont une saveur particulièrement délicieuse. La pomme de terre semble solliciter ses lettres de naturalisation, et le tabac, en toute prospérité, est de qualité absolument supérieure. Le coton se plaît dans l'île, et le riz, que l'on cultive sur une grande échelle, est la principale production du pays. Le riz, c'est l'aliment, c'est le pain, c'est la richesse et la vie des Malgaches.

N'est-ce pas Grandidier qui, dans son beau livre, appelle Madagascar « le Pays des Fleurs » ?

J'ai parlé des bois et des prairies, des forêts, des bosquets, des vallons; mais quelle plume oserait peindre ces innombrables fleurs qui en sont l'éclat indescriptible et la parure embaumée? Qui pourrait rendre la beauté de ces fougères arborescentes qui balancent leur splendide éventail à la brise des bois, ces lianes prodigieuses, ces orchidées étranges qui grimpent, ondulent, s'élèvent, faisant à la cime des arbres une couronne magnifique, redescendent tout à coup comme pour mirer leur tête fantastique dans le miroir des eaux?

II

Les Malgaches ou habitants de Madagascar. — Les Howas, maîtres et conquérants de Madagascar. — Leur origine et leur domination. — Leurs mœurs, leurs coutumes, leur vie. — Leurs qualités et leurs défauts. — Peuples soumis et tribus indépendantes. — Les Sakalaves, adversaires des Howas, leur grandeur et leur décadence. — Majunga. — Population étrangère de Madagascar.

Après le pays, les habitants : Le nom générique de toutes les races de Madagascar est Malgache. Le plus vif intérêt se concentre naturellement sur les Howas, conquérants et maîtres de l'île, nos ennemis jurés, que la vaillance de nos soldats est en train de ramener à de meilleurs sentiments. Puis viennent les Sakalaves, qui, adversaires déclarés des Howas, ont droit à nos sympathies. Parlons d'abord des Howas : Originaires de la Malaisie, ils ont le teint jaune et l'œil bridé des asiatiques, la chevelure droite et lisse, la taille petite, mais bien prise, souple, agile et nerveuse. Ils ne manquent ni de bravoure ni d'énergie, détestent l'étranger, ont la passion de leur indépendance.

Dans la dernière séance de la Société de géographie, à Paris, le P. Piolet, qui vécut longtemps à Madagascar, a fait, sur les qualités et les défauts du peuple Howa, une conférence des plus intéressantes.

D'après l'érudit missionnaire, le Howa est sociable, hospitalier, d'un naturel bienveillant, s'occupant de ses enfants, honorant et assistant la vieillesse, prêt à rendre service à ses proches, à soigner ses malades, à moins qu'il ne s'agisse de la lèpre et de la petite vérole, car ceux qui en sont atteints se trouvent impitoyablement bannis de la société.

Le Howa aime énormément à parler, à tenir des *Kabary* ou assemblées publiques. Ce n'est point dans le but de chercher et de défendre la vérité, mais pour le plaisir de discourir et de se faire écouter, de se faire applaudir. C'est un dilettante de la parole. Peu importe ce qu'il dit, pourvu qu'il le dise bien, qu'il crie fort et longtemps. Il n'y a pas de village qui n'ait son orateur favori, son

causeur acclamé, j'allais dire son conférencier de prédilection!

Un parlement malgache serait, à coup sûr, fort intéressant.

Le Howa est également musicien; tandis qu'autour des cases, les hommes bavardent, racontent, pérorer, les femmes peignent leur belle chevelure, jouent de l'accordéon ou chantent de vieux airs malgaches d'une voix lente et mélodieuse, empreinte d'une douceur infinie. Le Howa excelle surtout dans le commerce, et il est, en ce genre, supérieur au Chinois lui-même. Doué à la fois d'une vue excellente et d'une grande sûreté de main, il travaille à son aise, imitant n'importe quel objet, avec l'habileté d'un parfait ouvrier.

Adroit, pratique, débrouillard, résistant à la fatigue et dur à la douleur, toujours soumis à tout ce qui lui arrive, respectueux de l'autorité, fidèle au souvenir du passé, tel le Howa. Ajoutez à ces qualités l'amour de la famille, la crainte de la malédiction paternelle, le désir d'être inhumé au tombeau des ancêtres.

Retournons maintenant la médaille : Le Howa est délicieusement paresseux, ne faisant à peu près rien de toute l'année, si ce n'est fumer, causer, pérorer. Il est très avare, servile adorateur de l'argent. Son usure va jusqu'à prêter au taux de 200 pour cent. Sa passion du vol dépasse toute imagination. Il triomphe quand il a pu jouer un bon tour à l'Européen, par exemple lui vendre de la limaille de cuivre doré pour de la poudre d'or. Le Howa est fourbe, menteur, orgueilleux, ivrogne comme pas un et profondément immoral. Ces deux derniers vices sont les pires, assurément, car ils attaquent la race, la minent, l'abrutissent, compromettent son avenir. Espérons qu'un jour l'influence française arrivera à atténuer les défauts et à utiliser les qualités du peuple Howa, qui se trouvera ainsi associé lui-même aux bienfaits de notre conquête.

A vrai dire, les Howas ne sont pas un peuple, mais une caste, une caste bourgeoise, qui a soumis les nobles et les peuples de l'île, étend son autorité de toutes parts, ne cesse de prétendre à la domination de Madagascar tout entière. Au climat particulièrement salubre et tempéré de l'Imerne, leur vaste séjour, les Howas doivent une large part des vertus physiques et morales qui expliquent leur prodigieuse extension. Par leur intelligence et leur organisation supérieures à celles des autres tribus, comme par l'heureuse influence de ce climat qui favorise le travail, l'activité, la domination, ils ont conquis, comme par enchantement, cette incontestable souveraineté.

Parmi les peuples qui représentent la population de Madagascar, il en est de complètement soumis aux Howas, tels que les Antsianacs, les Betsiléos, les Bezanezanes, les Betsimisarakas, les Antancars et les Antainours. D'autres, les Sakalaves en tête, les Antanosos, les Tanales et les Bares sont encore

à moitié indépendants. Vivent absolument libres les Mahafales, les Antandroys et les Machicores, dont l'importance politique est à peu près nulle.

Tous ces peuples varient de types, de mœurs, de caractères et de coutumes souvent curieuses. Chaque tribu exigerait une description particulière, une esquisse spéciale qui se montrerait parfois attrayante et pittoresque; mais tous ces Malgaches finiraient, sans doute, par devenir quelque peu encombrants. Nous nous permettrons de les supprimer, adressant de nouveau nos lectrices au remarquable ouvrage de M. Martineau, le meilleur guide qu'elles puissent choisir.

Nous ne parlerons que des Sakalaves qui, irrconciliables adversaires des Howas, sont particulièrement intéressants. Leur décadence est singulière comme leur grandeur fut sans rivale. Jadis, les Sakalaves représentaient le peuple le plus puissant de Madagascar; leur royaume embrassait une étendue énorme, et les Howas, aujourd'hui leurs maîtres, leur payaient tribut. A la suite d'incessantes et vives compétitions, habilement fomentées par les Howas, cette puissance s'affaiblit, la souveraineté se démembra, le prestige disparaît, l'autorité s'efface. Avec son unité s'éteint la force du royaume épuisé, morcelé entre roitelets incapables et avides. Aujourd'hui, les Howas sont en train d'affermir et de compléter leur conquête autour de cette race agonisante.

La plupart des princes et des chefs sakalaves ont disparu; les Howas en ont supprimé beaucoup à la suite de leurs victoires, et ceux qui existent encore sont de fidèles serviteurs de la reine de Madagascar, ou bien ils vivent retirés dans des régions impénétrables, inconnues, gardant aux yeux de leurs sujets un reste de prestige, ayant à jamais perdu le pouvoir, mais conservant la liberté.

Les Sakalaves exècrent leurs maîtres, les Howas. C'est une haine héréditaire, ardente, quoique sans effet et sans espoir. Un absolu défaut d'entente et d'organisation les condamne à l'impuissance. Leur grandeur n'est qu'un souvenir et leur relèvement qu'un rêve.

Au physique, le Sakalave est mieux constitué que le Howa, plus grand, plus fort et, au moral, il n'est pas sans vertus guerrières. Mais, d'une paresse exemplaire, il abhorre tout travail régulier, revient sans cesse à ses instincts vagabonds, à son amour immodéré du pillage. Les Mahafales, qui sont des Sakalaves, ne vivent que de rapines, s'organisent en bandes de plusieurs centaines d'hommes qui poussent leurs incursions au loin, font main basse sur les vivres, les troupeaux, massacrent les hommes, enlèvent les femmes et les enfants, qu'ils vendent comme esclaves.

On a dit que les Sakalaves étaient les alliés de la France. Ce n'est là qu'une légende où il serait imprudent de se complaire. Si les Sakalaves se réclament de notre amitié, c'est moins assurément par sympathie que par intérêt. Leur espoir, c'est

notre protection contre les Howas. Ce qu'ils recherchent, c'est leur indépendance, ce qu'ils détestent, c'est l'étranger.

Ce sont les Sakalaves qui composent la plus large part de la population de Majunga, petit port de la côte occidentale, auquel les événements semblent donner une réelle importance. Sa situation climatique est vraiment privilégiée et sa rade offre aux navires un mouillage excellent. C'est un séjour infiniment plus agréable et plus sain que Tamatave, étranger à la violence des cyclones et constamment rafraîchi par les brises de la mer. La ville ne contient que 5,000 habitants et ne renferme que 60 maisons de pierre. Le reste n'est qu'un ensemble de 800 cases de paille, disposées sans ordre, entretenues sans soin. La vie y est d'un rare bon marché : veau sur pied, de 8 à 10 fr.; un bœuf de 250 kilos, 40 fr.; un poulet, 0 fr. 60; un canard, 0 fr. 75; une dinde coûte 3 fr.; une oie, 2 fr.; une citrouille, 0 fr. 30; les œufs, 0 fr. 80 la douzaine; et les bananes, 1 fr. le régime.

Puisque les Sakalaves nous ont conduits à Majunga, rappelons que cette ville, bombardée par l'amiral Pierre lors de la précédente campagne, conserva une garnison française jusqu'en 1886, époque à laquelle, avec une imprévoyance qui n'est pas sans précédent dans notre histoire coloniale, elle fut remise aux Howas.

Pour en finir avec les habitants de Madagascar, il ne nous reste plus qu'à noter la population étrangère qui, très variée, se compose de Comoriens, d'Indous, de créoles de Maurice et de la Réunion, d'Européens. A Tananarive, la capitale, sur cent mille habitants, on ne compte que 75 étrangers. 25 sont Français; les autres, Anglais, Norvégiens, Autrichiens.

Un caractère distingue tous les Malgaches, c'est qu'ils sont profondément rebelles à toute idée religieuse. Si la reine a embrassé le protestantisme, c'est pour plaire à l'Angleterre; et si ses sujets ont suivi son exemple, c'est pour plaire à la reine. Je ne crois pas que les méthodistes se fassent des illusions bien sérieuses sur la sincérité de ces conversions.

En réalité, les Malgaches ne croient guère qu'aux esprits, aux augures et aux sorciers. Avec eux, nous sommes loin du fétichisme africain, de l'Olympe encombrant du continent noir. Voici pourtant une étrange découverte que fit, un jour, je ne sais plus quel explorateur. Au fond d'une épaisse forêt, on lui montra un vase gigantesque, « le dieu Cruche », très puissant et très vénéré, je n'ose dire très spirituel. En fin de compte, cette poterie, originaire de Marseille, n'était qu'une énorme tirelire où le crédule indigène apportait son offrande; il va sans dire qu'après chaque don, la main crochue d'un féticheur vidait inéluctablement la divinité. Depuis longtemps le dieu Cruche était aussi fêlé que le cerveau de ses adorateurs. Par jalousie peut-être, ou plutôt par indignation d'un culte aussi gro-

tesque, un missionnaire anglais prit, un jour, la poterie provençale pour cible et logea une balle dans son goulot.

Le dieu Cruche aujourd'hui n'est plus qu'un pendan-
dant du vase brisé de Sully-Pradhomme. Il ne fait
plus la quête, il ne demande plus l'aumône, mais
dans ses flancs ouverts, le vent a semé une fleur
des bois et quelque oiseau, vêtu de pourpre et d'or,
a caché son nid.

Maintenant que nous connaissons le pays et les
habitants de Madagascar, jetons un coup d'œil sur
son curieux gouvernement.

FULBERT DUMONTEIL.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Les Petites sœurs des Pauvres

PAR MADAME ABEL RAM

Le XIX^e siècle, si riche en œuvres charitables, n'en compte peut-être pas de plus merveilleuse que celle des Petites Sœurs des Pauvres. Humblement créée, à Saint-Servan, par un jeune vicaire et quelques pauvres ouvrières sans ressources aucunes, l'ordre, en cinquante années, s'est étendu sur la moitié du globe et compte plus de deux cent cinquante maisons, où un nombre incroyable de vieillards a trouvé asile. C'est cette histoire étonnante qu'avec une extrême simplicité nous raconte l'auteur de ce livre : le grain de sénévé devenu un grand arbre, et ces touchantes figures de la fondatrice, Mère Marie-Augustine, de Jeanne Jugan, l'infatigable quêtuse. Le dernier chapitre : Comment aider les Petites Sœurs? donne une conclusion aussi intéressante que pratique à ce charmant et pieux volume (1).

LE CHATEAU DES AIRELLES

PAR GABRIEL FRANAY

Nous pouvons recommander ce livre même et surtout aux plus jeunes de nos lectrices, car la première partie en est une histoire enfantine fort gracieusement contée, et rappelant certains romans anglais qui s'attardent volontiers à la jeunesse de leurs héros.

La fillette de treize ans qui, dans l'antique maison provinciale, près d'une vieille tante solennelle, vit de ses rêves et de ses livres, se transforme peu à peu en une gracieuse jeune fille et, après de nouveaux hasards de sa vie d'orpheline un peu aban-

donnée, trouve enfin à s'abriter dans l'affection d'un ami d'enfance. Tout cela vaut surtout par le joli portrait de Ghislaine et par les détails, charmants dans leur simplicité de vie journalière, que l'auteur a su envelopper d'une sorte de poésie de conte de fée (1).

AME RUSSE

PAR A. AVLIGSON

Nos abonnées retrouveront avec plaisir l'écrivain dont elles ont lu ici même tant de charmantes chroniques. Ce roman, auquel nous ne reprocherons que d'être un peu court, un peu bref dans ses développements, symbolise l'alliance franco-russe par l'amour et le mariage de la belle Wanda avec l'officier de marine Luc de Mazanne. Le dénouement nous retrace les fêtes inoubliables données à l'escadre russe, à Paris, et l'auteur y a mis un véritable enthousiasme patriotique (2).

ORESTE ET PYLADE

PAR LA VICOMTESSE DE PITRAY

Ici encore, nous nous retrouvons en pays slave, puisque l'Oreste et le Pylade du récit sont un Russe et un Polonais, liés d'une étroite amitié, que traversent de tragiques orages. L'auteur, dans une préface, nous avertit que les incidents de cette histoire ont été pris sur le vif; il n'y a, en effet, rien de plus invraisemblable que les hasards de la vie. Le livre est destiné à de jeunes lecteurs, qu'il inté-

(1) Librairie Plon, 8, rue Garancière. — 3 fr. 50.

(1) Armand Collin, 5, rue de Mézières. — 3 fr. 50.

(2) Delhomme et Brigue, 83, rue de Rennes. — 2 fr.

ressera certainement, et son inspiration, nous n'avons pas besoin de le dire, est absolument chrétienne (1).

AU TOURNANT DU CHEMIN

PAR S. BLANDY

Bon nombre d'existences ont leur heure décisive où la route tourne brusquement et où le caractère donne toute sa mesure, se révélant sous son vrai jour, meilleur ou pire qu'on ne le supposait. Ainsi en est-il de Suzanne Méras, la Parisienne gâtée par le luxe et la vie factice, quand de graves pertes de fortune obligent ses parents à habiter un des coins les plus sauvages de l'Ariège, ce qui nous vaut une description très pittoresque de ce beau pays. Pourquoi ce roman, plus sérieux et plus nourri d'idées que la plupart de ceux qu'on écrit pour les jeunes filles, et dont les personnages sont esquissés d'un trait juste et spirituel, laisse-t-il une impression de sécheresse, et pourquoi certaines recherches de modernisme donnent-elles au style quelque chose de forcé et de peu naturel ? (2)

MER BÉNIE

PAR PIERRE MAEL

Ce roman a fait sa première apparition dans le *Journal des Demoiselles*. Il est donc tout naturel que nous le signalions à celles de nos abonnées qui ne l'ont pas lu alors et qui s'intéresseront sûrement aux deux jeunes marins, l'officier et le matelot, que leurs fiancées attendent à Lorient, pendant qu'ils courent de terribles dangers dans cette Afrique dont les romans actuels abusent un peu. La bénédiction des barques, en mer, qui ouvre

(1) René Haton, 35, rue Bonaparte. — 3 fr.
(2) Bibliothèque des mères de famille. Firmin-Didot, rue Jacob, 56. — 2 fr. 50.

et ferme le récit, est décrite avec beaucoup de poésie (1).

MONOLOGUES DE SALON

Pour les jeunes filles

PAR R. TRÉMADEUR ET TONY D'ULMÈS

Voici un recueil répondant à la question qui nous est journallement posée : « Où trouver des monologues pouvant être dits par des jeunes filles ? » Ceux-ci, écrits spécialement pour elles, remplissent les conditions du genre : ils sont amusants et très courts. Nos lectrices trouveront là un sûr moyen d'égayer les réunions de famille. S'il faut faire un choix, nous préférons peut-être : *Sentimentale*, *Les chaussettes de papa*, et la plaisante fantaisie intitulée : *Baby* (2).

DERNIER RAYON

PAR A. VERLEY

Un vieux ménage égoïste habitant une petite ville de province, aux habitudes routinières et tant soit peu ridicules, voit tomber chez lui une petite nièce de quinze ans, à laquelle il doit donner l'hospitalité, fort à contre-cœur. Peu à peu, la présence de cette jeune fille transforme leur existence ; ils finissent par ne plus pouvoir se passer d'elle, et, plus tard, son mariage laisse un vide dans leur vie, mais elle leur a appris à sortir d'eux-mêmes. L'excessive simplicité de ce petit roman a pour excuse le public de très jeunes filles auxquelles il s'adresse. Nous ne lui ferons qu'une objection : les quinze ans de Marguerite sont bien raisonnables, et ce n'est pas précisément à cet âge qu'on doit se mêler de critiquer et de changer les habitudes, si surannées soient-elles, de toute une société (3).

A. CHEVALIER.

(1) Firmin-Didot, 56, rue Jacob. — 3 fr. 50.
(2) Godfroy, 11, rue d'Hauteville. — 2 fr.
(3) Hachette, 75, boulevard Saint-Germain. — 2 fr.

PENSÉES ET MAXIMES

La vie se passe en absence : on est toujours entre le souvenir, le regret ou l'espérance.

(M^{me} DU DEFFAND.)

Il faut mettre un long temps à juger ceux avec qui on se lie, afin de ne contracter que des liaisons de longue durée.

(FLUTARQUE.)

Mon Cousin Guy

(SUITE)

22 janvier.



Il y avait du monde, beaucoup de monde dans le salon. C'était le jour de ma tante. — Bien entendu, Jeanne d'Estève était là. Comme à l'ordinaire, elle me questionnait avec ce sourire qui me donne envie de lui dire que je ne vis pas un

jouet pour elle ; voulant savoir si j'étais encore allée au bal, si j'y avais dansé avec Guy. Toujours elle me parle de lui, et alors ses yeux prennent une expression moqueuse que je déteste...

Justement, il est arrivé pendant qu'elle était encore là, au moment même où Madeleine, s'apprêtant à servir le thé, m'appelait pour l'aider. J'ai fait semblant de ne pas entendre : Guy approchait du coin des jeunes filles, après avoir fait ses politesses aux personnes respectables de la société. Il regardait Jeanne qui lui souriait en lui tendant la main. J'ai deviné qu'il allait s'asseoir près d'elle. Je me suis sentie toute petite, tout impuissante pour l'en empêcher... Et, afin de ne plus les voir, j'ai écouté les appels de Madeleine... J'ai servi tout ce qu'elle a voulu ; j'ai erré dans le salon, là où elle m'a envoyée ; je me suis comportée, autant qu'elle pouvait le souhaiter, en jeune personne bien élevée. Un instant, je me suis trouvée près d'eux, qui causaient si bien qu'ils ne me voyaient pas... Elle lui disait :

— Il me semble que vous délaissez un peu votre poupée aujourd'hui ?

Il a répété :

— Ma poupée ?

— Mais oui, votre poupée bretonne... Et elle va vous en vouloir, le diable sait comme... A moi encore plus... Oh ! je comprends qu'elle vous amuse. Elle est bien drôle... Il y a des jouets pour les petits enfants, mais il y en a aussi pour les grands. Et les hommes, n'est-ce pas, sont, plus ou moins, de grands enfants... C'est une vérité reconnue de longue date !

Guy était-il mécontent ou non de ce qu'elle disait ? Un pli s'est marqué entre ses deux sourcils, et sa voix était singulière quand il a répondu :

— Alors vous jugez que ma cousine Arlette, car c'est, j'imagine, d'elle que vous parlez, est une poupée pour moi ?

— Que sait-on, après tout ? — En tout cas, il faut reconnaître que vous avez bien soin de ne pas l'abîmer, de lui conserver toute sa fraîcheur morale. Il paraît que vous veillez sur elle ainsi que le ferait un bon père de famille, que vous la promenez, lui avez appris à danser, que vous lui choisissez ses lectures et vous insurgez quand la pauvre veut glisser, dans un roman, le bout de son petit nez de Bretonne en rupture de Bretagne...

— Mais je le crois, certes, puisque j'ai cha d'âme, Comme vous êtes bien renseignée ! Pe ou savoir par qui ?

— Par la chronique tout bonnement. Avez-vous donc oublié le dicton : « Bavard comme une chronique ! »

Tout en disant cela, elle le regardait de son regard coulé entre les cils. Elle parlait d'un ton un peu moqueur, mais aussi elle souriait ; et la moquerie avait l'air de s'en aller se perdre dans son sourire, un sourire qui relevait les lèvres au-dessus des dents, très joliment. Et il me semblait que ces petites dents me mordillaient le cœur, me donnant envie de pleurer. Alors, pour ne plus les voir, je me suis détournée. Je me suis glissée à l'autre bout du salon, derrière les palmiers, fermant les yeux afin d'être sûre de ne pas les regarder.

Mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais me décider à ne plus m'inquiéter d'eux... Père, ils causaient encore ! Derrière elle, il y avait une haute lampe allumée ; et la lumière flottait autour de ses cheveux, de façon à en faire un brouillard d'or !... Vraiment, en cette minute, je crois que j'aurais tout donné pour avoir son éclat, sa grâce, son aisance, et aussi sa taille de statue, son teint couleur d'ivoire rosé, ses yeux qui disent tant de choses que je ne comprends pas, mais que Guy et tous les hommes comprennent, qui les retiennent près d'elle ; pour être surtout capable de causer comme elle, avec cet esprit qui arrêta Guy à ses côtés !

Je ne sais s'il y avait beaucoup de temps que je les observais ainsi, moi, quand j'ai entendu la voix de Madeleine :

— Arlette, où es-tu donc cachée ? Ah ! te voilà ! Comme tu es pâle ! Qu'est-ce que tu as ?

Instantanément, je suis devenue pourpre, et j'ai dit très vite :

— Mais non, je ne suis pas pâle...

— Maintenant, non... Tu ressembles à un coquelicot. Mais tu n'étais pas ainsi il y a une seconde... Qu'avais-tu ?

— Rien, mais rien !... Je m'amuse... J'écoute, je regarde.

Madeleine n'a pas insisté. Elle n'est pas curieuse comme moi, et elle a continué tout simplement :

Maman te fait demander de chanter quelque chose, parce que M^{me} Harvet a beaucoup entendu parler de toi et voudrait t'entendre.

Chanter ! J'avais bien autre chose en tête. J'allais répondre à Madeleine, en rejetant bien loin sa proposition. Je me suis arrêtée. Si je chantais, je les empêcherais de causer, elle et lui. Tout de suite, alors, j'ai consenti. Je me suis assise au piano, et j'ai commencé une ballade que Guy me demande toujours, celle de la *Délaiée*...

Une chose très étrange m'est arrivée alors. Les paroles que je disais, il me semblait tout à coup que ce n'était plus la *Délaiée* qui les disait, mais moi qui les criais en désespérée ; que c'était moi qui étais toute seule, abandonnée, moi qui ne pouvais pas supporter cette solitude, qui étais triste à en mourir, qui avais des sanglots pleins la gorge...

Quand je me suis tue, il y a eu une seconde de silence profond ; puis un grand bruit s'est élevé. Tous applaudissaient, je crois bien ; et ils m'ont ainsi réveillée de mon mauvais rêve. Mes yeux ont été vite vers Guy et Jeanne. Enfin, ils ne causaient plus ! Guy, adossé au mur, me regardait. Moi — sa poupée ! — Mais elle a tourné la tête vers lui ; et comme je n'étais pas bien loin, je l'ai entendue dire avec son petit rire :

— Elle est étonnante ! C'est vrai !... Je comprends qu'elle vous intéresse. Quelle drôle de petite fille ! Elle a l'air de sentir comme une femme !

Cette fois, je n'ai pu distinguer la réponse de Guy ; mais quelques minutes plus tard, comme elle lui disait adieu, elle a ajouté :

— A demain, n'est-ce pas ? Nous patinons.

Et il a répondu en s'inclinant :

— Mais, oui, avec un très grand plaisir.

Elle était partie, enfin ! Mais pourquoi n'avait-elle laissé cette idée que, demain, ils se retrouveraient, qu'ils causeraient comme aujourd'hui, et qu'après-demain, toujours, ce serait la même chose. — Et je ne pouvais rien, moi, toute faible, pour empêcher cela ! Je l'amuse seulement, Guy ! Elle l'a dit : Je suis sa poupée, c'est-à-dire une petite chose qui n'aime ni ne pense, sans cœur, sans esprit, sans âme, sans rien, qu'on laisse ou qu'on prend...

J'aurais voulu crier à Guy : « Ne m'abandonnez

pas tout à fait pour elle ! » Et pourtant, jamais ma bouche n'aurait pu, en ce moment, prononcer de telles paroles. J'avais, tout ensemble, peur et envie qu'il lût en moi comme il le fait si vite. Et pour retarder ce moment, je causais avec tout le monde, le fuyant, lui...

Il allait partir. J'avais rencontré plus d'une fois ses yeux, qui m'interrogeaient. J'ai entendu sa voix me demander un peu bas :

— Qu'avez-vous donc, Arlette ?

Alors, je ne sais quel mauvais démon m'a poussée. Sans le regarder, j'ai répondu avec un rire que j'entends encore.

— Mais, rien ! que voulez-vous que j'aie ?

Et je me suis sautée dans ma chambre. J'ai caché ma tête dans mon mouchoir et j'ai pleuré, pleuré, pleuré...

Même soir, 11 heures.

Probablement, j'avais les yeux encore adonnés par mes larmes à l'heure du dîner, car ma tante s'est étonnée de ma triste mine. Bien entendu, je lui ai dit tout bonnement que j'avais mal à la tête... Et c'était vrai, père, je vous assure. Mais mon cœur me faisait bien plus mal que ma tête. Quand nous sommes remontées dans nos chambres, Madeleine et moi, je me suis assise au pied de mon lit, l'esprit tout plein de pensées désolantes... Je revoyais toujours cette Jeanne si jolie, si aimable avec Guy, tandis que, moi, j'avais été tout à fait maussade... Et j'avais tant de regret de ne pouvoir me réconcilier avec lui !...

Oh ! cette Jeanne, qui nous avait brouillés !

Tout à coup, j'ai tressauté, en entendant Madeleine me demander :

— Arlette, pourquoi tourmentes-tu ainsi tes cheveux, avec des yeux absents ?

— Je réfléchis...

— Tu réfléchis ?...

— Oui, je pense, autant que les vieilles gens, que la vie est une lamentable chose ! ai-je fait, ne pouvant plus garder pour moi seule ma désolation.

Mais, au lieu de me répondre par des paroles compatissantes, Madeleine a souri :

— Oh ! Arlette, quelle misanthropie ! Que t'est-il donc advenu cette après-midi ?... Tu n'es plus la même depuis tantôt. Guy l'a remarqué comme moi et m'a demandé pourquoi tu avais cette figure sombre...

Comme je ne pouvais avouer à Madeleine la vérité, j'ai remis en avant mon mal de tête.

Elle était trop discrète pour insister, voyant que je ne voulais rien dire, et elle est partie en disant : « Bonsoir ! »

Père, votre petite voudrait bien se retrouver près de vous à Douarnenez ! Pourquoi ne lui permettez-vous pas encore de revenir ? Pourquoi ne

peut-elle se blottir contre vous, en vous demandant tout bas pour quelle raison elle a le cœur lourd comme si une énorme pierre y était tombée tout à coup et y demeurerait, le lui écrasant !

28 janvier.

Ne croyez pas ce que je vous ai dit contre la vie, père... Elle n'est pas détestable : elle est exquise, au contraire, et elle a des moments tellement bons qu'ils lui font pardonner tous les autres. Je suis réconciliée avec Guy... Il n'est pas fâché contre moi et il m'assure qu'il ne l'a jamais été... C'est ce soir que nous avons signé la paix, à six heures... A six heures seulement ! par ma faute, parce que j'avais refusé d'aller au patinage avec Madeleine, pour ne pas les déranger, Jeanne et lui.

Ma sage cousine, après m'avoir déclaré que j'étais bien capricieuse, était partie avec ma tante pour jusqu'au dîner, puisque j'avais dit ne vouloir pas faire de visites après la séance de patinage. Quand elles ont été sorties, ne pouvant rester en place avec cette agitation que j'avais plein le cœur et l'esprit, j'ai été chercher miss Ashton et, tout droit devant nous, en silence, nous avons marché dans l'avenue du Bois... Mais elle a été lugubre, notre promenade ! J'étais comme un vieux philosophe qui, n'ayant plus rien en à démêler avec les plaisirs, les joies, les bonheurs du monde, leur aurait forcément fermé sa porte et les considérerait, d'un œil de regret, à travers le trou de sa serrure... Je me sentais jalouse de tous les gens que nous rencontrions et qui n'étaient pas sombres comme le temps, comme le ciel glacé d'hiver, comme mon cœur, toujours si douloureux ! J'étais jalouse des enfants qui couraient joyeux, et je les enviais ; j'enviais aussi les arbres et tout ce qui ne pensait pas... Moi, je pensais trop ! Et surtout je voyais, aussi bien que si j'y avais été, Guy et elle causant de même que la veille, que toujours... Quelle comparaison il devait faire entre elle et moi, petite fille grognon et fantasque ?

La nuit tombant, il a fallu rentrer. J'avais un tel besoin de ne plus garder pour moi seule ma détresse, que j'ai été trouver mon piano et j'ai chanté, chanté tout ce que j'avais de triste dans la pensée, jusqu'au moment où la voix m'a fait défaut... Alors, tout à coup, comme j'étais debout devant le feu, plongée dans mes réflexions, j'ai entendu un pas vif dans le salon voisin... Celui de Guy...

Je n'ai pas osé courir à lui ; à peine me suis-je risquée à le regarder, ayant peur qu'il n'eût l'air sévère... Mais, — quelle surprise délicieuse ! — il souriait en approchant et il me dit :

— Une vraie petite Cendrillon ! Toute seule au coin du feu pendant que ses grandes sœurs sont au bal ! Arlette, pourquoi n'êtes-vous pas venue patiner ?

— Parce que j'étais triste !

Et, incapable de cacher davantage ma désolation, j'ai crié :

— Oh ! Guy, dites-moi que vous ne m'en voulez pas ?

— Vous en voulez de quoi ?

— De ce que je me suis montrée désagréable pour vous hier... Mais j'avais de la peine, et...

— De la peine !... Quelle peine ? Arlette.

Je suis restée silencieuse, effrayée de ce que je pouvais avouer. Il a insisté :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Est-ce que nous sommes brouillés ?... Vous ai-je donc blessée en quelque chose, sans le vouloir ?... Dites-le-moi, alors, que je vous demande pardon bien vite... Avez-vous oublié que je suis votre grand ami, et qu'à un ami on ne doit rien cacher ?...

Il me parlait avec tant de bonté, ses yeux sérieux fouillant les miens, que je n'ai plus essayé de lui dissimuler la vérité, et j'ai murmuré :

— Oh ! Guy ! c'est trop dur de penser que je ne suis pour vous qu'une poupée bretonne !

— Une poupée ?

Il semblait stupéfait. Mais, sans doute, il s'est rappelé brusquement et s'est écrié presque avec violence :

— Qui a pu vous raconter un pareil mensonge ?

— Personne ne me l'a raconté... J'ai entendu qu'on vous le disait.

— Qui « on » ? M^{lle} d'Estève ?

J'ai baissé la tête, incapable d'articuler une parole.

— Et vous avez cru qu'elle disait la vérité ? Répondez, Arlette... Je vous en prie !

— Pourquoi ne l'aurais-je pas cru ? Au près d'elle, je comprends bien que je ne suis qu'une créature insignifiante, bonne à vous amuser quelquefois, voilà tout... Je comprends que j'ai tout juste, comparée à elle, la valeur d'une poupée, que je dois vous paraître un bébé souvent ennuyeux et stupide... Avant de l'avoir entendue parler de moi, je n'y pensais pas ; mais, maintenant, je ne me fais plus d'illusion.

C'était plus fort que toutes mes résolutions de courage ! A mesure que je parlais, j'étais plus pénétrée de mon indignité, et mes larmes ont jailli. Je me sentais tellement pareille à un pauvre chiffon digne d'être mis de côté ou renvoyé à Douarnenez ! J'ai vite attrapé mon mouchoir pour y cacher mes yeux, mais, au passage, il a arrêté mes mains et les a emprisonnées dans les siennes, comme le jour où il m'avait grondée à propos du livre. Il était resté une seconde silencieux, me regardant avec une expression que je voudrais lui voir toujours, et qui me pénétrait, bienfaisante, jusqu'au fond de l'âme ; puis il a dit très doucement :

— Oh ! la folle petite fille, qui se tourmente pour des billevesées, qui ne s'aperçoit pas de ce qu'elle est pour ceux qui l'entourent.

Quelque chose dans sa voix autant que dans ses

paroles emporta soudain mon chagrin; et j'ai murmuré passionnément :

— Guy, n'admirez pas autant M^{lle} d'Estève!...

— Mais où avez-vous pris, enfant, que je l'admire?

— Je le vois bien! Et je ne m'en étonne pas... Elle est si belle!... Pourtant, Madeleine trouve que vous ne l'admirez pas encore assez, car, autrement, vous feriez je ne sais quelle chose qui l'enchanterait... et ma tante aussi!

Les sourcils de Guy se sont rapprochés et il a haussé les épaules, la physionomie changée :

— Eh bien, je crois fort que ma sœur et ma nièce ne seront jamais enchantées de cette manière. N'oubliez pas, à leur exemple, Arlette, que M^{lle} d'Estève soit pour moi l'idéal de la jeune fille... Vous vous tromperiez absolument!

Je me suis arrêtée juste à temps pour ne pas sauter de plaisir... Et j'ai questionné, avec un bien léger reste d'inquiétude, déjà tout prêt à s'envoler :

— Alors, Guy, la vérité *vraie*, vous ne me trouvez pas trop ennuyeuse?

— Est-ce que j'ai l'air d'avoir une pareille idée?

— Non... Mais peut-être cachez-vous votre opinion par bonté d'âme...

Il s'est mis à rire d'une façon franche qui a envoyé se perdre dans l'espace mon petit reste d'inquiétude.

— Je ne serais capable, je vous l'assure, ni de tant de charité, ni tant de dissimulation... La vérité *vraie*, c'est que les minutes n'ont pas de durée pour moi quand nous bavardons ensemble!

— Et...

— Et quoi?...

J'ai hésité une seconde. Puis, tant pis! je me suis risquée :

— Et vous vous intéressez à moi plus qu'à Jeanne d'Estève, n'est-ce pas, puisque je suis votre cousine?

— Mais bien entendu... Pour moi, elle n'est qu'une étrangère... Et vous, vous êtes ma petite amie... Etes-vous rassurée, maintenant, et me croyez-vous?

Si je le croyais!!! Je ne demandais que cela...

Père, j'ai un peu peur d'être une très mauvaise créature, une enfant égoïste et sans cœur... Comment, étant loin de vous, puis-je me trouver heureuse, heureuse, heureuse, comme je ne me rappelle pas l'avoir jamais été. On dirait que, dans mon moi intime, une grande flamme s'est allumée. Elle me tient chaud au cœur; et, à sa lumière, tout est beau ainsi que dans les rêves!

Les feuillets griffonnés par Arlette s'arrêtaient sur ce cri de juvénile allégresse. Elle les laissa retomber devant elle et demeura songeuse, le menton appuyé sur ses petites mains jointes, emportée toute par le rêve enchanteur que faisait sa jeunesse... L'ombre s'épaississait autour d'elle. La chambre n'était plus éclairée que par les flammes

du foyer. Elle n'y prenait pas garde... Et elle tressaillit, ramenée en pleine réalité, quand la porte s'ouvrit, Madeleine apparut sur le seuil.

— Dieu! qu'il fait sombre ici! Arlette, est-ce que tu es endormie? Nous l'avons trop longtemps laissée seule, ma pauvre petite!...

Trop longtemps!... Y avait-il donc si longtemps que M^{lle} Chausey et Madeleine étaient sorties?

Et, regardant la pendule, Arlette vit alors que l'après-midi entière s'était écoulée pour elle dans cette résurrection charmante...

VIII

— Que lis-tu donc avec tant d'attention, Louise? interrogea Guy, qui entra dans le petit salon où sa sœur, frileusement installée au coin du feu, attendait l'heure de sortir.

Elle eut pour le jeune homme un sourire de bienvenue, tout en lui tendant la main :

— Ce que je lis?... Une lettre.

— Louise, je t'assure que mes yeux me l'ont déjà appris.

— Une lettre de M^{lle} Narvet.

Guy fit une moue expressive. Elle l'agaçait à un point remarquable, cette M^{lle} Narvet, avec ses enthousiasmes trop souvent intempestifs et sa façon de considérer comme une réalité tout ce que découvrait et inventait sa fertile imagination.

— Que diable te veut cette lunatique personne? Te demander des secours pour quelque œuvre destinée à devenir inepte dès qu'elle y apportera ses soins.

— Quelle sévérité! Eh bien, tu ne brûles pas du tout. Il faut changer le cours de tes suppositions. C'est d'Arlette qu'il s'agit dans la lettre de M^{lle} Narvet.

— D'Arlette! répéta-t-il, quittant l'attitude nonchalante qu'il avait prise, adossé à la cheminée. Qu'est-ce que cette femme écervelée peut bien lui vouloir?

— Du bien... Car elle a le cœur excellent, si son esprit est peu rassis.

— Mais, enfin, quoi? Prétend-elle faire d'Arlette son héritière?

Pour le coup, M^{lle} Chausey éclata d'un rire franc qui acheva de mettre Guy en déroute :

— Guy, tu devrais t'improviser romancier, catégorie des auteurs qui ne cultivent pas la vraisemblance. Tu as l'imagination fertile... Malheureusement, il ne s'agit pas pour Arlette d'être transformée en héritière. C'est sous une autre forme que M^{lle} Narvet songe à faire son bonheur. Elle pense à la marier...

— Marier Arlette! Quel est l'auteur d'une pareille invention?

Le visage aimable de M^{lle} Chausey se rembrunit un peu.

— Une invention due au bon cœur de M^{lle} Nar-

vet. Elle m'a entendu plusieurs fois exprimer le désir de marier Arlette : et comme elle entrevoit un parti convenable à m'offrir pour la fillette, elle m'envoie une série de renseignements à ce sujet.

— Et tu les reçois sérieusement, comme si tu ne la connaissais pas !... Laissez donc en paix la pauvre petite. C'est une vraie manie de vouloir ainsi marier tout le monde !

Il avait parlé avec une vivacité telle que sa sœur le regarda stupéfaite.

— Ah ! ça, Guy, veux-tu m'expliquer pourquoi tu bondis de la sorte, absolument comme si l'on s'agissait de te marier, toi ! C'est pousser bien loin l'antipathie des « justes noces ».

— Je ne bondis pas, fit-il, prenant et reposant d'un geste impatient une fine statuette d'ivoire. Mais je ne m'attendais pas à voir la pauvre petite Arlette mise dès maintenant en demeure d'entrer en ménage ! Et sous les auspices de M^{me} Narvet, une enragée mariée qui ne peut voir un célibataire sans être incontinent saisie du besoin d'attenter à sa liberté. Tiens, Louise, je ne comprends pas qu'une mère de famille comme toi accorde une seconde d'attention à un pareil projet ! Arlette est encore une enfant... Quand son heure sera venue, elle rencontrera sûrement un époux sur sa route, séduisant comme elle l'est !

— Oui, mais séduisant sans dot, ce qui diminue fort la séduction, interrompit M^{me} Chausey, les sourcils un peu froncés.

Quelle lubie prenait donc Guy de s'insurger ainsi contre un projet qu'il ne connaissait qu'en principe, dont il ignorait les détails ?

— Les hommes désintéressés sont rares. Nous le savons tous, hélas ! Et Arlette est absolument sans fortune. Ce mariage serait pour elle une chance inespérée. Aussi, en ai-je parlé à son père, ne voulant rien entreprendre sans son assentiment, et...

— Et tu as cet assentiment ?

— Oui, je vais te montrer sa lettre.

Elle se leva et se mit à chercher parmi les papiers serrés dans son secrétaire. Guy, distraitement, considérait la flambée du foyer, les lèvres assombries, un pli inaccoutumé creusant son front.

— Comment se fait-il, Louise, que jusqu'ici tu ne m'aies jamais parlé de tes intentions matrimoniales à l'égard d'Arlette ?

— Tout bonnement parce que je n'en avais pas l'occasion. Ah ! voici la lettre.

Quelques lignes seulement, tracées d'une écriture irrégulière, comme lassée. Et le jeune homme lut :

« Chère madame,

« Vous êtes mille fois bonne de prendre autant d'intérêt à l'avenir de mon Arlette. Si profond que soit le chagrin que j'éprouverai à la perdre maintenant, je suis certes tout prêt à l'oublier pour ne songer qu'à son seul bonheur. Dans mon état

de santé, d'ailleurs, son mariage serait pour moi une grâce inespérée. Je serais ainsi délivré de mes terribles et constantes craintes à ce sujet. Aussi ne saurai-je trop vous remercier de vouloir bien prendre tous les renseignements nécessaires sur le projet en question... »

— Tu vois, Guy, dit M^{me} Chausey, interrompant la lecture que son frère faisait à demi voix.

Il répéta : « Je vois », tout en parcourant des yeux les dernières lignes dans lesquelles le docteur s'excusait de la brièveté de sa lettre, causée par l'état d'extrême fatigue où l'avait mis l'épidémie de typhus de Douarnenez.

— Pauvre homme ! murmura Guy.

Dans sa pensée ressuscitait le souvenir de sa première et mélancolique conversation avec Yves Morvan, dans le cabinet de travail assombri par l'orage... Puis, tout à coup, la grande pièce triste était de nouveau éclairée par l'apparition d'un visage d'enfant d'une blancheur dorée où riaient des yeux étincelants et des lèvres fraîches...

Guy eut un léger mouvement de la tête en arrière comme pour repousser la vision, et il dit :

— A quel heureux mortel destines-tu l'adorable femme que sera Arlette ?

— Je ne le connais pas personnellement. C'est le fils d'une très ancienne amie de M^{me} Narvet. Il a d'importantes propriétés en Anjou et s'en occupe lui-même toute l'année...

— Une façon d'agriculteur civilisé, quoi !

— Un homme de bon sens qui surveille de près l'exploitation de ses terres et y mène une vie large, car il a une certaine fortune.

— Et il prendrait une femme qui n'en a point ! interrompit Guy railleusement. Il est donc borgne, bossu ou quelque chose d'approchant ?

— Pas le moins du monde. Si je m'en rapporte aux renseignements élogieux que j'ai sur son compte, Arlette trouverait en lui un excellent mari !

Guy s'inclina...

— Parfait... Ainsi, ce travailleur modèle est désintéressé sans y être obligé.

— Il est veuf, expliqua M^{me} Chausey.

— Et vieux ! C'est complet.

— Non, il n'est pas vieux. Il n'a pas trente ans et ses enfants sont tout jeunes. Il les adore, et c'est à cause d'eux surtout qu'il désire se remarier. Il souhaite rencontrer une jeune fille douce et simple qui ne redoute point de demeurer toujours à la campagne. — Vraiment, Guy, je ne te comprends pas ! A te voir et à l'entendre d'ordinaire, on croirait que tu portes un intérêt sincère à Arlette. Et, aujourd'hui qu'il s'agit pour elle d'une question d'avenir, tu ne songes qu'à railler !

Elle s'arrêta, réellement mécontente de l'attitude de son frère, dont le motif lui échappait, à supposer qu'il en eût un. Mais leurs regards se croisèrent ; et ensemble, l'esprit détendu, ils se mirent à

rire. Guy se pencha vers M^{me} Chausey et caressa d'un baiser fraternel ses cheveux ondes, ainsi qu'il aimait tant à le faire quand il était petit garçon.

— Louise, ne m'en veux pas. Je suis persuadé que tu ne songes qu'au bonheur d'Arlette; mais j'avoue que l'idée me semble tout à fait bizarre de vouloir faire une femme et une belle-mère de notre petite amie. Que dit-elle, l'enfant, de cette proposition?

— Je ne lui en parlerai pas jusqu'à nouvel ordre. Il est inutile de mettre sa jeune cervelle en ébullition si les choses doivent en rester là.

— Parfaitement raisonné! approuva Guy, Mais, malgré son accent de badinage toujours un peu railleur, sa voix résonnait sans gaieté.

Il se leva, fit au hasard quelques pas dans la pièce, la physionomie pensive, presque sombre; puis il s'arrêta en changeant de ton:

— Il faut que je te quitte, Louise. J'ai, à quatre heures, une séance d'escrime.

Il ne poursuivit pas. Dans les tréfonds de sa pensée, une voix impitoyable lui criait la frivolité des occupations qui remplissaient ses heures. Chose étrange, jamais il n'en avait eu plus souvent conscience que depuis sa conversation avec Arlette sur l'obligation morale du travail pour les hommes; tout à l'heure, il avait raillé cet inconnu qui vivait tout adonné au soin de ses propriétés. Cet homme, pourtant, n'était pas une unité négligeable dans l'espèce humaine, un clubman dilettante, fuyant tous les jours...

La voix de sa sœur le fit tressaillir:

— Puisque tu as encore du temps devant toi, Guy, attends-moi; nous sortirons ensemble. Je m'habille tout de suite. Arlette va venir me prendre.

— Elle est déjà sortie?

— Naturellement... Plus elle s'agite, plus elle est satisfaite. Elle est allée conduire Madeleine à son cours de philosophie; et comme la philosophie lui paraît trop austère, elle n'assistera pas à la conférence. Nous irons toutes les deux faire quelques courses et ensuite nous cueillerons Madeleine saturée de philosophie. Veux-tu sonner pour qu'Adèle vienne m'habiller? Dans un moment, je suis à toi...

Il inclina la tête et laissa M^{me} Chausey disparaître dans son appartement. Lui, arrêté à la fenêtre, resta debout, le regard perdu dans le ciel pâle d'hiver. Pourquoi donc les paroles de sa sœur, au sujet de la très modeste situation d'Arlette, qui rendait toute union difficile pour elle, l'avaient-elles si vivement choqué, lui qui, cependant, était si fort de son temps et n'avait jamais eu l'idée qu'il pourrait épouser une femme sans fortune?... Pourquoi donc était-il ainsi ennuyé du projet de mariage formé pour sa petite amie?

Qu'est-ce que cela pouvait lui faire, en somme, qu'elle se mariât ou non? Il n'avait pourtant pas la prétention de la voir éternellement demeurer l'enfant qu'elle était à ses yeux, — parce qu'il la

trouvait exquise ainsi. Qu'elle épousât n'importe quel Breton ou bien cet inconnu sorti tout à coup des profondeurs de son Anjou, il la perdrait toujours de vue. Un moment proche ou lointain devait arriver où elle ne serait plus la délicieuse et confiante petite amie qui lui était chère. Cela, c'était inévitable. Comment, lui, le Parisien sceptique, expérimenté, amoureux de sa liberté, se laissait-il ainsi troubler par cette perspective?

— Quel être inepte je fais avec mes rêveries! murmura-t-il, secoué d'une sourde colère contre lui-même.

Et pour échapper à sa pensée, il fit comme Arlette en pareil cas, il s'assit au piano et se mit à jouer au hasard de son impression, commençant un air tzigane fiévreux et emporté d'une fougue nerveuse, interrompu soudain par un chant de rêve. Les notes glissaient sous ses doigts, mais son esprit n'en poursuivait pas moins le mystérieux travail d'analyse qui l'irritait à tel point que, jetant sur le clavier un accord vibrant, il s'arrêta.

— Oh! Guy, pourquoi ne jouez-vous plus? Encore! cria une voix fraîche.

Arlette était là, arrêtée sur le seuil du salon, le visage tout rosé par le froid dans la caresse du col de fourrure, ses yeux brillants, aux reflets de velours, fixés sur Guy.

— Encore! répéta-t-elle... Reprenez ce chant tzigane, c'est le mien... Celui que j'aime le plus!

Mais il n'était plus en disposition pour bien jouer et secoua la tête:

— Je le massacrerai maintenant... Vous savez que je suis un capricieux en musique... Ce soir, à un autre moment, je vous le jouerai.

— Une promesse sérieuse, cela?

— Tout à fait sérieuse.

— Très bien alors. Causons. D'autant plus que, Guy, il faut que je vous demande votre opinion sur quelque chose.

— Je suis tout à vos ordres.

Sans cérémonie, elle s'assit sur le bras d'un vaste fauteuil, mais resta silencieuse, ses yeux regardant obstinément les arabesques du tapis?

— Eh bien, Arlette?

— Eh bien, Guy?... Mais vous me promettez que vous ne vous moquerez pas de moi, que vous ne répéterez pas la moindre de mes paroles?

— Pas la moindre! Je serai muet comme une tombe.

— J'aimerais mieux une comparaison plus gaie. Enfin!... Guy, est-ce que... Ne pensez-vous pas que... quand on demande à une jeune fille si... elle aimerait... à se marier..., c'est un peu avec intention?

— Arlette, où voulez-vous en venir? fit Guy, dont les traits eurent une légère contraction.

— Est-ce que vous ne soupçonnez pas que, pour une raison ou pour une autre, ma tante songerait...

Elle s'arrêta. Le rose de ses joues s'était soudain accentué jusqu'à devenir un superbe incarnat, et

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

L'ouverture du Salon m'amène à vous faire part d'une nouveauté, c'est une chaîne pour face-à-main, toute en or, avec boules d'émail remplaçant la perle, si en faveur depuis quelques années. Quelques femmes n'aimant pas le sautoir, font faire cette chaîne plus courte, partant d'une agrafe en or ciselé; cette agrafe affecte des formes diverses; on l'attache à droite de la ceinture, afin que le lorgnon soit à portée de la main pour admirer les chefs-d'œuvre appendus au mur; car, il est convenu que tout ce qui est reçu doit être chef-d'œuvre, alors que cependant... Mais je ne suis pas ici pour vous parler tableaux... Je reviens donc à l'agrafe retenue la chaîne en question.

Celle-ci peut être composée du monogramme du nom de la personne qui la porte, d'un emblème, d'une couronne, d'une armoirie, ou d'une simple fantaisie.

Le goût, sous ce rapport, est beaucoup aux réminiscences de l'antiquité, ou aux reproductions de bijoux indous ou orientaux.

En tous les cas, ce qu'on peut dire avec affirmation, c'est que le bijou se porte, et beaucoup; et que les joailliers, désireux de donner un nouvel essor à leur si intéressante industrie, s'ingénient pour créer de nouveaux modèles, et de charmantes et utiles fantaisies. Ainsi que je vous l'annonçais dernièrement, le *bijou gantois* fait positivement fureur. La fabrication ne peut arriver à en produire assez vite et en assez grand nombre pour la consommation. C'est que cette petite broche est vraiment jolie, et qu'elle répond absolument à une idée de porte-bonheur! Songez donc, du *guit!* Est-il possible de trouver un meilleur emblème lorsqu'il s'agit des joies de ce monde?... Portons donc, toutes, la plante sacrée pour nos aïeux, et que l'avenir soit prospère pour toutes les femmes de France!

Le mois de mai est aussi par excellence celui de la charité. Le grand bazar, dont MM. de Mackau et Henry Blount sont les zélés présidents, ouvre ses portes le premier jour de ce mois consacré à la Vierge... Je crois donc utile de décrire aux personnes adroites quelques bibelots charmants, faciles à exécuter.

La plupart se font à l'aide de vieilles étoffes. Ce sont des cadres, des plateaux, des vide-poches, des porte-photographie, des boîtes à gants, à mouchoirs et à ouvrage; des boîtes à jeux, à bonbons, à poudre; des socles de statuettes, des miroirs à coiffer, des sacerdotiques; des abat-jour, peints ou en fin tissu de soie mélangé de dentelle; des balayettes, des plumoux et des soufflets de fantaisie; des cache-pots, des petites tables, des paravents, des écrans, et que sais-je encore! pour lesquels les objets en bois blanc, au

moins comme moules, sont d'une très précieuse utilité.

Le gilet de piqué blanc croisé est de mise pour les hommes, un peu avec tous les genres de costume. Pour toilette habillée, on porte toujours la longue redingote noire, avec le pantalon de fantaisie assez large. Le gris clair est plus toilette que les nuances foncées. Pour demi-toilette, on commence à remplacer souvent la jaquette par une redingote, longue toujours, en drap de fantaisie assorti au pantalon. Le beige foncé et le gris feutre semblent, jusqu'à présent, tenir la corde, comme coloris à adopter. Le gilet semblable au costume, est plus négligé que le gilet blanc et, par conséquent, en portant l'un ou l'autre, suivant les circonstances, on sera habillé avec plus de goût et plus en harmonie avec le temps, l'endroit et les personnes qui vous entourent; en tous les cas, il est facile de varier son costume à peu de frais.

A propos des draps à la mode, j'ajoute que peu de nuances sont absolument unies. Toutes se font légèrement brouillées ou chinées.

Puisque nous nous entretenons des messieurs, permettez-moi de vous dire que le luxe de la canne est de nouveau apprécié.

Les bees corbin, les béquilles, les pommes en or ciselé ou uni, en écaille ou en cristal taillé, serti d'or, parfois en écaille semée d'étoiles d'or ou d'une fine poussière de diamant, mélangée d'imperceptibles pierrieres multicolores, ou avec un simple chiffre encasté; les ornements en argent niellé, ou en or et argent mélangés; enfin, les têtes de chiens ou de canards, qu'un ressort fait s'ouvrir, et dans lesquelles se trouvent dissimulé un briquet, tandis que le jonc, creusé et à ressort, n'est autre qu'un porte-cigare élégant transformé en canne, tout cela se fait, se porte, et constitue un charmant cadeau à offrir à un mari, un père, un frère ou un ami.

Dans le même ordre d'idées se font les manches de parapluies, d'en-tout-cas et d'ombrelles. Ceux-là contiennent alors une montre minuscule dissimulée dans l'ornementation du manche, une boîte à poudre, une bonbonnière, un crayon, une glace, ou tout autre bibelot nécessaire à une femme élégante. Il n'y a, je vous assure, dans tout cela, que l'embarras du choix.

N'oubliez pas non plus que les mouchoirs de fantaisies et les *pochettes* sont les compléments indispensables de toute toilette soignée et bien comprise.

MARIE-BERTHE

Le 4^e Album de l'édition hebdomadaire (blanche), paru le 20 avril, contient les travaux suivants : Groupe de panier, corbeille, boîte. — Vide-poche Lavallière. — Tabouret de pied en forme d'écusson. — Abat-jour Empire, carton et vieille estampe. — Pare-lumière pour petite lampe. — Écran à main. — Broderie de paillettes. — Étui à éventail. — Sac Réjane pour la ville. — Corbeille-jumelle, deux triangles — Boîte à voilettes. — Écran brise-bise en bois laqué.

VISITES DANS LES MAGASINS

Il n'est pas deux façons d'être élégante, et le grand secret consiste de savoir choisir à propos ses fournisseurs. C'est pourquoi nous ne saurions trop recommander, pour les robes de deuil, la Scabieuse, 40, rue de la Paix, dont les toilettes sont toujours des merveilles de correction et de bon goût. Les étoffes y sont de qualité supérieure, et point n'est à craindre de trouver là des tissus que la moindre ondée abîme et fripe ; tous sont fabriqués spécialement pour la maison, avec autant de soin que de solidité.

Pour les demi-deuils, les crépons, les fins lainages, les mousselines et les soieries souples, garnis sobrement de broderies mates, de dentelles ou de rubans, composent des robes charmantes, bien dans la note voulue. Les collets de drap, de crêpe, de soie embrillatée de perles, ceux de gaze ou de mousseline, avec leurs froufrous de dentelle ou leurs scintillements de paillettes d'acier ou de jais, sont les plus jolis qu'on puisse voir.

Les chapeaux que chiffonne cette maison sont aussi très réussis ; leurs formes en sont toutes seyantes.

Nous recommandons spécialement les tissus de toute sorte, soieries ou lainages, et, pour les pardessus, les satins, les damas et le petit drap.

Envoi franco d'échantillons. L'envoi d'un corsage et la longueur de la jupe devant suffire pour la confection d'une robe.

Jolies au possible les dernières créations de la maison Coussinet-Piret, 43, rue Richer ; rien qui ait été déjà vu, tant dans le domaine des étoffes que dans celui des façons. Aussi, est-ce un vrai régal pour les yeux que ces fraîches toilettes de crêpon, de taffetas, de mousseline, aux nuances idéales, bien faites pour le clair soleil de juin. Et quelles ravissantes garnitures dessinant sur les corsages les variations les plus charmantes et les plus avantageuses pour la taille. Des galons brodés, de jolies dentelles, de fines broderies ou de riches incrustations, tout est employé avec un art exquis et une originalité du meilleur goût. Des gros plis bouffants et d'un flou adorable se posent seul, ou deux fois répétés, sur des devants vagues qui allongent la taille. Tantôt c'est un fichu Marie-Antoinette en linon, en toile de soie, en batiste, bordé d'une dentelle ou d'un fin plissé, qui s'étale sur les épaules dont il fait valoir la courbe gracieuse. Quelquefois les bouts se perdent dans une ceinture de rubans dont les pans tombent jusqu'au bas de la jupe, ou bien ils tournent derrière et se nouent là en un gros nœud, l'écharpe tombe aussi sur la jupe. Cette dernière façon est charmante pour les jeunes filles.

Nous nous moquons facilement des rides quand nous en sommes à cet âge heureux qui nous semble ne devoir jamais finir ; mais ces impertinentes osent

pourtant nous atteindre et insensiblement, comme la tortue, d'un pas lent mais sûr, elles creusent, petit à petit, leur fin sillon sur le frais et joli visage.

Heureusement que les savants nous veulent toujours belles et travaillent pour nous ! C'est ainsi que M. Grandclément, pharmacien-chimiste à Orgelet (Jura), a découvert, pour combattre ces indiscretes visiteuses, un produit d'une efficacité prouvée, tiré des sucs de la flore de ses montagnes.

La Dermophiline au cyclamen, outre qu'elle fait disparaître les rides en peu de temps, et enlève aussi les taches de rousseur, blanchit la peau halée par le vent ou le soleil, et donne enfin au visage la transparence et la fraîcheur de la jeunesse.

Cette préparation antéphélique est une véritable eau de Jouvence, dont l'effet sûr donne à nos élégantes ce teint de lis et de rose si envié.

Elle agit peu à peu, sans laisser de traces, sans aucun danger, et c'est encore là un de ses grands mérites.

Le flacon de 3 fr. est envoyé franco contre mandat-poste adressé à M. Grandclément, dont la Pommade philocomme veloutée est aussi à recommander. Elle est précieuse pour la chevelure, qu'elle rend souple et brillante, qu'elle débarrasse des pellicules et dont elle active la pousse. Son emploi suivi prévient la décoloration et arrête la chute. Prix du pot : 2 fr. contre mandat-poste.

Les grandes réunions de cette saison font naître les plus coquets chiffons qu'il soit possible de rêver. M^{me} Thirion, qui a le secret des innovations gracieuses, ne se contente pas de créer pour les jeunes femmes des toilettes d'une élégance et d'une forme exquise, elle compose aussi pour les jeunes filles des costumes inédits et jolis à plaisir. Ses prix pour ces derniers sont des plus modiques : 70 à 100 fr. pour des lainages de fantaisie, suivant la garniture choisie. Tout est soigné, et très fini dans les détails ; la coupe, savamment étudiée, est charmante et satisfait les plus difficiles.

Les robes d'intérieur, qui ont pour la femme coquette et soignée une importance aussi grande que les toilettes de ville, sont toujours combinées avec un cachet d'élégance bien parisienne qui plaît à toutes les femmes de goût. Ses déshabillés, ses petites vestes du matin, ses saut-de-lit sont tous idéalement jolis ; enfin, rien ne sort des doigts habiles de cette couturière-artiste, sans porter le sceau de la plus parfaite élégance. D'ailleurs, la gravure coloriée contenue dans ce numéro, vous montrera mieux que je ne saurais les décrire, quelques échantillons de ce talent que beaucoup d'entre vous ont déjà pu apprécier.

Et pourtant, qui donc prétendrait arriver à être parfaitement habillée sans un bon corset ? Cela est impossible, car si la nature fait beaucoup pour la grâce

et la tournure, combien il est vrai qu'une corsetière habile achève et complète la véritable élégance. Avoir un bon corset, un corset dont la cambrure et la souplesse ne gênent en rien celle qui le porte, un corset qui soutienne sans comprimer les organes et qui donne enfin cette taille fine et souple, apanage de la vraie Parisienne, est absolument indispensable.

M^{me} Emma Guelle, mieux que personne, réunit ces importantes conditions. La coupe de ses corsets est parfaite et avantage même les tailles les plus irréprochables. Elle donne au buste les proportions du plus parfait modèle et réunit ce qu'il y a de plus réussi, tant au point de vue de l'élégance que de l'hygiène. Les mères, soucieuses de la taille de leurs filles, feront bien de s'adresser de bonne heure à cette excellente corsetière, qui leur fera des corsets munis de baleines d'une souplesse sans égale, bien compris pour aider et guider le développement de ces jeunes tailles. Corsets de coutil fin, d'une solidité extrême; pour le matin, de satin ou de fantaisie; pour toilettes habillées ou de bal, tout est aussi parfaitement soigné.

Ajoutons qu'il n'est pas besoin de faire le voyage de Paris pour cette commande, et qu'il suffit d'adresser ses mesures à M^{me} Guelle, pour avoir un corset allant à la perfection, 3, place du Théâtre-Français.

Quelques mots encore sur les merveilles aperçues ces jours derniers chez M^{mes} Forcillon sœurs, 165, rue Saint-Honoré (place du Théâtre-Français). Elles composaient les riches trousseaux de deux charmantes jeunes filles de la plus élégante société. C'était d'abord comme robe de ville, pour la jeune fiancée, un délicieux costume en crêpon gaufré d'un adorable gris mélangé. Le corsage, genre blouse, avait, au milieu, un gros pli double entouré d'un petit plissé de Valenciennes dans lequel courait un étroit ruban de taffetas qui en faisait une mignonne garniture genre ancien. Ce plissé se continuait très mousseux, rabattu sur le col droit, et bordait les deux bouts d'un nœud plat qui faisait cravate devant. La manche, volumineuse sans exagération, rappelait au bas, par un petit revers, la garniture du devant. Quant à la jupe, tout le chic était dans sa coupe parfaite, à godets modérés, bien comprise pour la jeune fille à laquelle elle était destinée. Comme genre simple, c'est ce que nous avons vu de plus charmant.

Plus élégante encore, la toilette d'une des demoiselles d'honneur, en taffetas Pompadour rose Japon, rayé de minuscules lignes noires. Une ravissante dentelle de Luxeuil, légèrement rousse et découpée en dents carrées ressemblant à des crénelures, partait de l'épaule et descendait sur la poitrine, en étalant deux de ses larges dents, que rien n'arrêtait, puis elle filait sous le bras et se perdait dans un ruban de satin rose tournant deux fois autour de la taille et se nouant sur le côté, en gros nœud montant. Le milieu du corsage était froncé et deux bretelles de ruban piquaient de nœuds la place où la dentelle s'avancait sur la poitrine. Le col droit, auquel on revient, était simplement garni de deux pointes de dentelle à la façon d'un col rabattu.

La manche, un ballon joliment chiffonné, s'arrêtait au coude, terminée par une dentelle qu'on devinait à peine. L'ensemble se complétait par une jupe taillée en douze petits lés, tous réunis par une ganse rose, et c'était du plus délicieux effet. Nous ne décrivons pas les toilettes de la mariée, celles des mamans et bien

d'autres encore, disons seulement que nous n'avons eu qu'à admirer.

La lingerie était composée avec un goût de discrète élégance qui nous a charmé; les dentelles jaunes en faisaient le plus grand ornement; elles garnissaient à ravir les fines batistes blanches et s'associaient agréablement à de belles et riches broderies. Comme lingerie d'été figuraient, dans un des trousseaux, des chemises de jour, de nuit, pantalons et jupons assortis en nansouk, égayé de frais bouquets semés très légèrement. Tout était garni de volants bordés de dentelle, deux fois répétés aux chemises de jour; un seul ornait la chemise de nuit et la tête froncée faisait le haut du col. Des nœuds, assortis aux fleurs, jetaient leurs notes brillantes sur cette coquette fantaisie bien printanière.

Parmi un choix de corsages différents des jupes, nous avons aperçu des toiles de soie, des crêpons à rayures gaufrées garnis de broderie orientale, des batistes incrustées de broderie qui étaient des chefs-d'œuvre. Toutes ces merveilles d'une coupe, d'un coloris et d'un assemblage qui défient toute comparaison. C'est, du reste, dans ce genre et dans les toilettes de bal qu'excellent M^{mes} Forcillon; aussi, nos élégantes lectrices seront sûres, en se rendant chez elles, de trouver, avec l'accueil le plus aimable, la plus jolie collection de toilettes qui se puisse imaginer.

* *

HYGIÈNE

Une des grandes préoccupations de la femme est celle d'avoir de jolies dents, d'un brillant émail et d'une blancheur éclatante. Pour cela, rien de meilleur que l'Eau du docteur Pierre, si universellement connue et appréciée. Elle prévient et arrête la carie, rafraîchit la bouche et donne à l'haleine un parfum exquis. Son emploi journalier est des plus salutaires, et son goût agréable la fait préférer à bien des produits analogues. Aussi, nous conseillons aux personnes qui n'auraient pas encore usé de cette Eau si bienfaisante, de ne pas tarder, car elles regretteraient plus tard tout le temps perdu.

G. L.

* *

Un biographe de M^{me} de Maintenon nous apprend qu'un des principaux attraits de la célèbre marquise, même passé la cinquantaine, consistait dans la conservation merveilleuse de son teint et de sa peau. Son secret, qu'elle a toujours gardé, semble retrouvé de nos jours lorsque l'on constate les mêmes effets surprenants sur le visage de nos jolies contemporaines, toutes clientes fidèles de la Crème Simon.

La Poudre et le Savon Simon jouissent des mêmes qualités bienfaisantes. Exiger la signature J. Simon, 13, rue Grange-Batelière.

* *

Après les tissus de printemps, voici qu'apparaissent les tissus destinés aux toilettes d'été; le crêpon règne toujours, mais il a produit des dérivés qui sont la Tricotine unie (déjà indiquée), la Tricotine brochée à 12 fr. 50 le mètre, en 1 m. 15 de largeur, la Tricotine brillante à 8 fr. 75 (en 1 m. 20); puis le Crêpe-mousse à 6 fr. 50 (en 1 m. 20), le Crêpon tuyauté à 5 fr. 90 (en 1 m. 20). Parmi ces tissus, il y a plusieurs teintes nou-

velles : vert cresson, fuchsia, brun cigare, pervenche, souvenir (nuance à peu près de Damas). Sous ces tissus légers, le dessous en soie est indispensable ; on le choisit de même ton que l'étoffe transparente, ou bien de ton différent pour produire un effet glacé ; on trouve tous les taffetas assortis à toutes les teintes, dans la même maison que les tissus dont nous nous occupons aujourd'hui, c'est-à-dire chez MM. Roullier, fabricants, rue du Quatre-Septembre, 27.

Pour être portée sans le dessous de soie, la Serge nouvelle à 4 fr. 75, en 1 m. 30 de largeur, étoffe vraiment charmante ; la Serge blanche conviendra particulièrement aux fillettes, jeunes filles et jeunes femmes.

Pour le même genre de toilettes et convenant à tous les âges, le Poil de chèvre à 7 fr. 25 (en 1 m. 20), produisant des effets glacés ; le Glasgow, très inédit, offrant quelque peu l'aspect de losanges brodés sur un fond plus clair à 7 fr. 50 (en 1 m. 20) ; le Cliffe-Clarke (à 5 fr. 75 en 1 m. 20) excellent pour costumes tranquilles, solides et corrects ; le New-Market, à 7 fr. 25 en 1 m. 30, et la Diamantine, à 6 fr. 75 en 1 m. 20, tissus solides pour costumes de voyages, excursions, etc.

Parmi les soieries, je remarque l'Irisé, une sorte de moire d'été à 3 fr. 50, en 0 m. 55 de largeur ; puis ces jolis Fukinos, avec fines côtes en relief, existant dans toutes les teintes claires ou foncées (à 5 fr. 25 en 0 m. 55), parmi lesquels on puisera les toilettes d'une messe de

mariage, pour tous les âges du cortège ; et pour les mêmes emplois, les charmants taffetas rayés et façonnés (à 7 fr. 25 en 0 m. 54) et les taffetas brochés (à 7 fr. 50 en 0 m. 55), les premiers plus jeunes, les seconds plus d'âge ; indiquons aussi les soieries d'été noires, depuis 3 fr. 75 le mètre.

On peut demander à MM. Roullier, directement, des échantillons, que l'on recevra franco.

Plus que jamais, la mode autorise la commodité et économique combinaison des corsages différents des jupes ; avec deux ou trois corsages de diverses couleurs et une seule jupe, on peut varier non seulement les toilettes, mais encore leurs degrés d'élégance.

En vue de cet emploi, on trouvera chez MM. Roullier, 27, rue du Quatre-Septembre, des coupons à prix réduits, de foulards que l'eau ne tache pas, de soieries d'été, de velours pour corsages et manches. Les prix de ces étoffes sont diminués pour les unes du quart, les autres du tiers, beaucoup de la moitié de leur valeur. Parmi ces coupons, il en est dont le métrage est suffisant pour faire des jupes ou même des robes complètes ; seulement, ces coupons se vendant rapidement, nos abonnées agiront prudemment, en renvoyant les échantillons par elles demandés, de choisir au moins deux échantillons, en les désignant par les mots : 1^{er} choix, 2^e choix, afin de se procurer le deuxième coupon si le premier n'existe plus.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, n° 5040

Modèles de M^{me} Thirion, boulevard Saint-Michel, 47

Première figure. — Collet en granité de soie, découpé à pointes bordées d'un cache-point de jais, posé sur un collet de mousseline de soie plissé à plis accordéon ; gros nœud de mousseline de soie à longs pans.

Deuxième figure. — Robe princesse pour fillette, en lainage chiné vieux rouge et blanc, moucheté de tout petits losanges brochés blancs ; la robe, ouverte en carré devant, est agrafée de côté sous un galon ouvragé qui descend jusqu'au bas et contourne le bas de la jupe ; manche bouffante, avec épaulettes plates bordées de galon. (Voir la planche de patrons.)

Troisième figure. — Bas de jupe et corsage-chemise, en tulle pailleté noir, sur un fond de soie noire ; le haut de la jupe et les manches sont en mousseline de soie noire, découpée en broderie anglaise sur un dessous de velours mais ; col de tulle.

Quatrième figure. — Costume en lainage pour petite fille ; robe à gros pli devant, rétrécissant à la taille et continuant jusqu'au bas de la jupe ; de chaque côté, bandes de ruban terminées par des choux en haut et en bas, et sur lesquels passe la ceinture comme sur le pli du devant (1).

Cinquième figure. — Collet de drap marron clair, avec pointe tombant devant et derrière, et revers coquilles en drap blanc ; tout autour pattes piquées de drap blanc, posées en inclinant dans le même sens. (Voir ce collet sur la planche de ce mois.)

Sixième figure. — Costume en crêpon de laine gris-bleu ; jupe droite et corsage à trois plis devant et derrière ; col et ceinture drapés, et manche bouffante plissée dans l'entournure.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *ce* recevront ces patrons les 11 et 16 mai.

Septième figure. — Taffetas glacé bronze clair à ramage vert pâle ; corsage froncé avec empiècement de soie bronze uni ; dos montant, avec pli au milieu, amincissant à la taille ; la passementerie bordant l'empiècement se termine derrière en pattes de bretelles, où viennent s'arrêter, par une pluie de pampilles, les aiguillettes qui passent sous les bras (2).

MODÈLE COLORIÉ

Modèle de M^{me} Cuchet, r. du Faubourg-Poissonnière, 25

Coussin brodé au point damier, sur drap rouge foncé. (Voir le Manuel, page 22, fig. 19.)

FEUILLET DE BRODERIE

UN ALPHABET au point de croix.
TROIS ALPHABETS au plumetis.

CINQUIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Angle broderie plate pour napperon et chemin de table. — Toilette de mariée. — Entre-deux. — Enveloppe à linge. — Dessus d'assiette et sujet. — Germaine. — Collet brodé de jais. — Corsage à empiècement dentelé. — Jaquette de fillette. — Costume en drap. — Dessus de violon. — J. R. — Chemin de table avec appliques de guipure. — D. R. — Branche pour semé. — Garniture. — Berthe. — Noël. — D. M. — Tablier d'enfant. — Porte-journaux. — Corsage de dessous. — Pantalon. — Garniture. — Dessus de plateau. — Eugénie. — Anna. — Deux dessous d'assiette.

PATRONS. — FEUILLE V

PREMIER CÔTÉ

CORSAGE A GRANDS REVERS, page 3, Album de mai.
ROBE PRINCESSE pour fillette, 2^e figure, gravure 5040.

DEUXIÈME CÔTÉ

CORSAGE OUVERT à empiècement dentelé, page 3, Album de mai.
COLLET, 5^e figure, gravure 5040.

les petits doigts déganlés tourmentaient le duvet souple du manchon. Guy, attentif, écoutait; mais, comme elle se taisait, il interrogea encore :

— Eh bien, Arlette, qu'est-ce que Louise peut bien penser à votre sujet?

Du bout des lèvres, se décidant, elle jeta vite, confiante et charmée :

— Elle veut me marier!

— Vraiment! dit le jeune homme secoué d'une impression vraiment désagréable, bien qu'il s'attendit à la réponse. Vraiment! Et peut-on savoir comment elle vous a mis en tête cette remarquable idée?

— Guy, ne me trouvez pas trop ridicule. Ces jours-ci, ce matin encore, elle a placé la conversation là-dessus; et, avec un air drôle, elle m'a demandé si cela me tenterait d'entrer en ménage?

— Et vous lui avez répondu que le mariage était à vos yeux le purgatoire sur terre, et que vous vous garderiez bien d'en tâter!

— Mais, pas du tout! Je ne lui ai pas répondu cela! Je ne pense rien de pareil!

— Pourtant, si j'ai bonne mémoire, vous m'avez

fait des déclarations de ce genre à Douarnenez, sur la route même du Ris.

— Oh! dans ce temps-là, j'avais seulement l'expérience de M^{me} Morvan! Mais vous m'avez dit qu'il ne fallait pas y croire; et, maintenant, j'ai mon expérience à moi qui m'a montré que vous aviez raison!

— Ah! ainsi, c'est moi qui ai provoqué votre conversion?

Elle inclina la tête d'un air mi-sérieux, mi-plaisant. Un éclair joyeux flamboyait dans ses prunelles de velours!

— Quelle belle œuvre j'ai accomplie là!

— Vous ne l'avez pas accomplie tout seul! Guy, ne soyez pas orgueilleux... Charlotte et Pierre vous ont aidé beaucoup... Je sais maintenant que c'est une chose charmante de se marier, et je...

— Et vous serez très contente de convoler aussi.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

LE RÊVE

*Que le cœur d'un pays, ô France!
Se trouble vite sans la foi!
— La veille de sa délivrance,
Le roi de Bourges était-il roi?*

*Le bras qui portait la victoire,
Par qui serait-il délié?
La vertu, l'honneur, — son histoire, —
Le peuple avait tout oublié.*

*A quoi bon, quand l'âme est meurtrie,
Tenter des efforts superflus?
Croire en Dieu, croire en la patrie,
C'était folie; il n'osait plus.*

*Il n'osait plus! — Forte et sereine,
Le regard d'éclairs embrasé,
Au seuil des marches de Lorraine
Une fillette avait osé.*

*Elle interrogeait les étoiles
A l'heure où s'endorment les nids,
Et devant l'horizon sans voiles
Faisait des rêves infinis.*

*Et dans son extase pieuse,
A travers les prés, l'humble enfant
Voyait passer, toute joyeuse,
Le roi de France triomphant.*

*Vision consolante et chère,
Chassant l'ombre comme un flambeau!
Ce roi qui passait, ô bergère,
C'était la France et son drapeau!*

*Et la grande force invisible
Changeant les vaincus en vainqueurs,
C'était la patrie invincible
Dans l'union de tous les cœurs.*

*O foi, qui vers la croix attires
Les âmes faites pour l'amour,
Toi qui soutiens dans les martyres
En montrant l'aube d'un beau jour,*

*C'est par toi, divine puissance,
Qu'une enfant luttait sans faiblir
Et que l'œuvre de renaissance,
Vivante enfin, put s'accomplir!*

EMMANUEL DE MONTCORIN.

LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)



MAIS l'honnête visage de Seizan exprima une soudaine inquiétude. Elle suivit des yeux les mouvements de M. de Cernay, qui s'était levé et qui cherchait parmi les vieilles reliures. Lorsqu'elle le vit revenir vers Vadalen, un livre à la main, elle recueillit tout son courage.

— Monsieur, dit-elle d'une voix un peu tremblante, mais avec une expression décidée, vous êtes un savant... Mais il ne faut pas donner à l'enfant un livre qui parlerait mal du bon Dieu, ou des histoires que sa mère n'aurait pas mises sous ses yeux.

M. de Cernay la regarda un instant; l'ombre d'un sourire effleura ses lèvres minces, et il ouvrit sous les yeux le vieux volume relié en veau dont il venait de secouer la poussière.

— Vous n'avez pas une opinion flatteuse à mon sujet, Seizan; mais vous n'avez pas tort en ce qui concerne l'enfant... Vous savez lire... Tenez... Êtes-vous rassurée?

Sur la première page du livre, il y avait deux lignes d'une écriture jaunie, lisible et vieillotte : « A mon cher fils, souvenir de sa mère. »

Le visage de Seizan se rasséréna.

— Merci, Monsieur, dit-elle. Et si vous prêtez d'autres livres à l'enfant, je puis avoir confiance, n'est-ce pas?

Il passait pour orgueilleux et violent, et elle était sa servante. Cependant, soit que les deux lignes de l'écriture de sa mère l'eussent attendri, soit que le sentiment de Seizan lui inspirât un respect involontaire, il inclina la tête, et répondit avec une douceur inusitée :

— Je vous le promets... Vous pouvez avoir confiance en moi.

Et, de ce jour, Vadalen fut admise à feuilleter, pendant une ou deux heures par jour, les contes démodés qui avaient charmé les jeunes années de ce vieillard, ou les précis d'histoire auxquels son enfance sérieuse prenait un intérêt réel.

Il en résulta une sorte d'intimité entre M. de Cernay et sa pupille. Ils ne se parlaient guère, mais elle ne le craignait plus. Elle ne fuyait plus

le jardin quand il s'y promenait par hasard, et il lui arriva quelquefois de demander une explication au sujet de ses lectures, explication que M. de Cernay donnait volontiers.

Tranquille, timide, douée, comme elle l'était, d'une nature méditative, Vadalen n'avait pas encore songé à regretter la société des enfants de son âge. Quelque temps avant l'époque de sa première communion, il y eut cependant un changement dans sa vie. A ce moment, où l'inconsciente mais sage direction de Seizan allait devenir sous beaucoup de rapports insuffisante, un secours nouveau devait lui être ménagé, et des affections inattendues allaient jeter leur douceur sur une période qui influait profondément sur la vie entière des jeunes filles.

La maison de M^{me} Daunet, louée depuis sa mort à un vieux ménage, passa dans d'autres mains. Un jour, Vadalen vit, à une fenêtre du premier étage, une figure d'enfant, pâle et douce, éclairée par des yeux d'un bleu de turquoise et encadrée dans une masse de cheveux blonds.

Elle se sentit fascinée, et, s'abritant derrière une charmille, elle regarda longtemps l'enfant étranger. Elle s'imaginait être cachée, mais, à ce moment, les feuilles commençaient à peine à se déplier, et elle vit que les yeux de la petite inconnue avaient découvert sa retraite.

— Pourquoi vous cachez-vous? J'aimerais beaucoup à vous voir jouer...

Vadalen n'avait jamais entendu de voix si douce. Elle sentit sa timidité s'évanouir à demi, et, se rapprochant du mur mitoyen, elle leva la tête vers la maison voisine.

— Je ne joue pas.

— Et pourquoi donc? Vous n'êtes pas infirme, vous, vous pouvez marcher, courir...

— Et vous?

— Moi, pas. Mais quand le temps sera plus chaud, maman me descendra au jardin, et elle me cueillera des fleurs pour en faire des couronnes...

— Avec qui donc causes-tu ainsi, Gerty?

Et une femme en deuil se pencha à la fenêtre, près de l'enfant.

Elle n'était pas effrayante, malgré l'austérité de sa robe de veuve; une chevelure prématurément blanchie donnait une grande douceur à sa figure encore très jeune, et ses yeux, creusés et cernés de noir, exprimaient une bonté native. Cependant, Vadalen s'effaroucha, et, prenant sa course, elle

alla se réfugier dans la cuisine, où Seizan pelait des pommes de terre.

— Seizan, qui donc est dans la maison de ma tante ?

— Une jeune dame et sa fille infirme... La dame est venue la semaine dernière parler à Monsieur pour la maison. Elle est cousine du docteur Alain, qui a tant de réputation dans le pays, et elle veut passer l'été près de lui pour qu'il soigne sa fille.

— Alors, la petite fille ne peut pas marcher ?

— Non, et c'est bien triste.

Vadalen resta songeuse.

— C'est triste, oui, Seizan ; mais la dame a l'air d'être si, si douce ! Je crois que j'aimerais mieux être infirme et avoir une maman...

C'était la première fois qu'elle exprimait un sentiment de ce genre. Seizan ne sut d'abord que lui dire. Vadalen s'assit près d'elle, appuya sur son épaule sa petite tête songeuse, et reprit :

— Est-ce qu'elle est vieille, cette maman ?

— Oh ! non, elle est encore jeune.

— Alors, pourquoi a-t-elle des cheveux tout blancs ?

— Parce qu'elle a eu des chagrins et des soucis... Elle a perdu son mari, et sa fille est infirme... Cela fait pleurer les mères, et le chagrin blanchit les cheveux.

Il y eut encore un silence, puis Vadalen reprit :

— Est-ce que vous avez connu maman, Seizan ?

— Non, je ne l'ai jamais vue.

— Elle n'allait donc pas chez ma tante ?

— Elle n'était pas de Plesnou... Une fois, votre père est venu chez Madame, pour lui annoncer son mariage.

— Oh ! parlez-moi de lui !

Et, les yeux soudain brillants de larmes, Vadalen prit la main de Seizan.

— C'est à lui que tu ressembles. Il avait un teint un peu pâle, des cheveux châtains et des yeux gris, comme les tiens.

— Est-ce que vous lui avez parlé ?

— Non, malheureusement. Qui aurait pensé qu'il s'en irait si vite, et que son enfant n'aurait un jour qu'une pauvre servante pour l'aimer !...

Seizan dit ces mots presque involontairement. Une larme tomba de ses yeux, et Vadalen lui tendit innocemment sa joue délicate.

— Qu'est-ce que cela fait que vous soyez une servante, Seizan ? Vous m'aimez beaucoup, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, beaucoup !

Et Seizan s'essuya les yeux, songeant que nul, excepté Dieu, ne saurait combien elle avait aimé cette enfant, et quels sacrifices elle lui avait faits.

Vadalen resta un instant songeuse, semblant creuser pour la première fois un passé dont elle n'avait pas souci jusqu'alors.

— Mais, Seizan, dit-elle tout à coup, papa et maman avaient une maison ?

— Sans doute ; ils habitaient Brest ; ton père était officier de marine.

— Et qu'est devenue leur maison ? Qui l'habite ?

— Je ne sais pas, mon enfant.

— Et leurs meubles ? Est-ce qu'on les a loués, comme on a loué ceux de ma tante Daunet avec sa maison à elle ?

— Je pense qu'on les a vendus.

— Vendus !... Oh ! j'aurais tant aimé à les voir !...

Et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes.

— Seizan, reprit-elle tout à coup, comme frappée d'une pensée subite, est-ce qu'on n'a pas gardé leurs portraits ?

— Je ne sais pas... Attends un peu... Peut-être madame avait-elle leurs photographies.

— Où ? Est-ce qu'elles seraient restées dans sa maison ?

— Il faudrait demander à monsieur s'il a gardé l'album... Je sais qu'il a fait porter au grenier des objets ayant appartenu à madame... Veux-tu lui demander ?

— Oh ! oui, dès qu'il descendra pour dîner !

Seizan trouvait étrange que cette curiosité, cet intérêt nouveau s'éveillât si subitement chez Vadalen. Elle ignorait que les germes de nos sentiments se développent tout à coup sous une influence spéciale. Pour Vadalen, c'était la vue de cette mère, à l'air si tendre, qui avait éveillé en elle le regret de n'avoir personne à qui murmurer ce doux nom de maman...

M. de Cernay descendit au coup de midi, un livre à la main. Le soleil éclairait la laide et triste salle à manger, et il se trouvait assis sous un rayon brillant. Comme, dans cette lumière, ses vêtements semblaient sordides, râpés, décolorés ! Par une assez singulière association d'idées, Vadalen pensa qu'elle n'aimerait pas que la dame d'à côté et sa gracieuse fillette le vissent si négligé, avec sa barbe mal taillée, ses cheveux en désordre, le bonnet de velours dont on ne voyait plus qu'une trame verdâtre, et la redingote qui avait des pièces, tout comme le pantalon.

Il ouvrit son livre en même temps qu'il portait à sa bouche une cuillerée de potage. Elle rassembla tout ce qu'elle possédait de courage.

— Mon oncle, je voudrais vous demander quelque chose...

Il leva la tête, ses sourcils en broussaille se rejoignirent, et son regard devint dur et défiant.

— Que pouvez-vous désirer ? Vous avez tout ce qu'il vous faut... Les jouets se brisent vite, les bonbons gâtent les dents... Et je pense que vous n'allez pas vous aviser d'aimer la toilette ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Oh ! mon oncle, ce n'est pas cela ! Mais j'aimerais tant à savoir si ma tante n'avait pas la photographie de papa et de maman ?

M. de Cernay, rassuré, réfléchit un instant.

— Est-ce qu'elle avait un album de photographies ?

— Oui, dans le salon... Seizan pense que vous l'avez peut-être porté là-haut, dans le grenier.

— Eh! bien, j'irai avec vous dans le grenier quand nous aurons dîné... Miséricorde, Seizan, qu'est-ce que cet énorme morceau de viande?

Seizan, qui apportait un plat de dimensions fort ordinaires, s'excusa.

— Le boucher a eu la main lourde en le coupant, monsieur; mais il en restera pour demain.

— Oui, si vous ne servez pas de part exagérée à cette petite... Cela ne vaut rien de manger tant de viande, et je trouve que vous nous en donnez bien souvent... Enfin, cela vous regarde, du moment que vous ne dépassez pas la somme que j'ai fixée... Et cependant, Seizan, en mangeant plus de légumes, ce qui est essentiellement sain et favorable au travail du cerveau, on pourrait réaliser une économie sur cette somme elle-même...

— Oh! monsieur, l'enfant est délicate et a besoin d'une bonne nourriture! s'écria Seizan avec effroi. Et si elle était malade, il faudrait payer le médecin, puis lui donner des fortifiants, des remèdes, ajouta-t-elle avec l'adresse innocente dont elle avait appris à user vis-à-vis du vieillard, dans l'intérêt de Vadalen.

— Soit. Mais mesurez les portions, et n'oubliez pas que quand on n'a pas de fatigues physiques, il faut très peu de nourriture, beaucoup moins qu'on ne le croit communément.

Et il se remit à sa lecture.

Le dîner, si frugal qu'il fût, dura trop longtemps au gré de Vadalen. Enfin, M. de Cernay se leva de table.

— Mon oncle, irons-nous dans le grenier? demanda-t-elle timidement.

Il fit un signe affirmatif et monta, suivi de l'enfant, anxieuse. Arrivé au second étage, il prit dans sa poche un trousseau de clefs, ouvrit une porte verrouillée, grossièrement consolidée par des débris de planches, et pénétra dans un grenier assez vaste, encombré de caisses, de meubles détériorés, et rempli de poussière et de toiles d'araignée.

— Seizan n'a pas vu comme c'est en désordre ici, dit naïvement Vadalen. Faudra-t-il qu'elle vienne balayer?

M. de Cernay se retourna et jeta à la petite fille un regard sévère.

— Non, Seizan ne viendra pas traîner jusqu'ici sa curiosité avec ses brosses, dit-il sèchement. C'est bien inutile, on n'y entre jamais... Tenez, ouvrez cette caisse, il y a là des objets qui viennent de chez ma sœur...

Vadalen souleva le couvercle d'une malle ancienne, et, prenant les objets un à un, les déposa sur le plancher. Elle reconnut le paroissien de sa tante, son étui à lunettes, une pelote brodée de perles, un dévidoir, des aiguilles à tricoter toutes rouillées, une tabatière, etc. Tout au fond, elle aperçut l'album de maroquin, de forme démodée,

qu'elle avait vu jadis sur le guéridon à dessus de marbre du salon.

— Prenez cet album, et allez le regarder avec Seizan... Là... Rangez ces objets... Et maintenant, descendons.

Vadalen allait franchir le seuil de la porte, lorsqu'elle poussa un cri de surprise.

— Oh! mon oncle, le rouet!...

— C'était le rouet de ma mère... Est-ce que ma sœur filait quelquefois?

— Oui, et ce doit être si joli! J'aimerais beaucoup à filer.

— Qu'à cela ne tienne, emportez ce rouet; seulement, ne le cassez pas, car j'ai vu jadis ma mère assise auprès, dans le temps où j'étais petit garçon.

Il prit lui-même le rouet, le posa avec précaution sur le palier, tandis qu'il refermait avec soin la porte du grenier, puis il le descendit jusque dans la cuisine, tandis que Vadalen, saisi de respect pour un objet si vieux, et pénétrée d'une vague sympathie, se trouvait, sans le savoir, rapprochée de ce vieillard sec et morose par le sentiment ineffable que, vieux ou jeune, ignorant ou blasé, innocent ou coupable, on sent vibrer en soi à ce doux nom de mère...

VIII

Cet incident ne semblait rien en lui-même, et cependant, il eut un profond retentissement dans le cœur de Vadalen.

Seizan n'avait pas su reconnaître la photographie de M^{me} de Penguidy, qu'elle n'avait vu qu'une fois, et Vadalen avait cherché à deviner, non sans désespoir, laquelle, parmi les jeunes femmes dont l'album contenait l'image, pouvait être sa mère. M. de Cernay lui donna alors l'idée d'ôter les cartes de l'album pour voir si aucun nom n'était écrit au dos, et, à la joie infinie de l'enfant, les noms qu'elle cherchait se trouvèrent inscrits sur le verso des cartes, avec un mot d'hommage à M^{me} Dauncet.

Quel ravissement mêlé de larmes!... Comme elle était fière d'eux! Lui, grand, élégant, mélancolique, vêtu de l'uniforme d'enseigne de vaisseau, elle, toute souriante, sans nul pressentiment des coups qui allaient la frapper, jolie, distinguée, regardant bien en face et riant presque à son enfant... Comme ils étaient jeunes!... Et ces yeux étaient éteints, et ces beaux visages avaient disparu à jamais, et ces images incomplètes et fragiles leur avaient survécu!...

Lorsque Seizan alla, ce soir-là, avertir son maître que le souper était prêt, il lui demanda si Vadalen avait trouvé ce qu'elle cherchait.

— Oui, monsieur; et la pauvre petite a pleuré, quoiqu'elle soit contente... Ils étaient bien jeunes pour mourir!

Et l'excellente fille s'essuya les yeux à la dérobée.

M. de Cernay ne descendit pas tout de suite. On l'entendit fureter pendant quelques instants dans sa chambre, et quand il parut enfin dans la salle à manger, il cachait quelque chose sous le pan de sa grande redingote.

— Montrez-moi vos photographies, Madeleine, dit-il à brûle-pourpoint.

Vadalen les gardait depuis le matin dans la poche de son tablier. Il les examina longuement, puis, les posant sur la table :

— Elles s'effaceront, si vous ne les mettez pas dans un cadre, dit-il.

Le regard de Vadalen exprima une soudaine anxiété.

— Un cadre ! Mais je n'en ai pas ! Et peut-être cela coûte très cher ? ajouta-t-elle timidement.

— Oh ! certainement ! Mais regardez ceci...

Il découvrit ce qu'il tenait caché : c'étaient deux petits cadres dorés ayant jadis contenu des miniatures sans valeur.

Le cri de ravissement de la petite fille amena sur ses lèvres desséchées une ombre de sourire.

— Oh ! mon oncle !...

Ce fut tout ce qu'elle put dire. Mais lorsqu'il eut lui-même arrangé avec soin les photographies sous les verres biseautés, et qu'elle vit, préservées de tout risque et encadrées dans ce joli tour ciselé, les images qui lui étaient déjà si chères, elle posa avec élan sa petite main sur la main maigre du vieillard, et s'écria d'un accent profond :

— Merci, oh ! merci ! Comme vous êtes bon !...

Elle le croyait, et il sourit amèrement. Depuis combien de temps une voix humaine lui avait-elle dit un mot semblable ?

Le soir même, Vadalen suspendit les deux cadres dans sa chambre. Une nouvelle source d'amour avait jailli dans son cœur. Elle aimait ces parents disparus qu'elle n'avait jamais vus, qu'elle ne verrait jamais ici-bas. Mais qui donc, même parmi les sceptiques, oserait dire qu'elle jetait dans le vide les trésors de son cœur ? Il y a bien réellement une communion entre le ciel et la terre, — la tendresse des parents et des enfants n'est pas rompue par la mort... Et puis, c'est toujours un bienfait pour un cœur humain de voir se multiplier les objets de son amour...

Le lendemain de ce jour, Vadalen se rendit au catéchisme. Ce moment était pour elle singulièrement ménagé de joie et de souffrance. Entrer à l'église parmi tous ces enfants qui la regardaient curieusement, qui chuchotaient et souriaient en la voyant passer représentait pour elle un supplice dont la seule idée hantait cruellement sa matinée. Une fois rendue à sa place, dans un petit coin sombre à l'extrémité du banc, elle commençait seulement à respirer un peu ; encore éprouvait-elle la terreur d'être interrogée, de devoir se lever et parler tout haut au milieu des regards attachés sur

elle. Mais quand les interrogations étaient terminées, quand le prêtre donnait la leçon, mettant ses instructions et ses avis à la portée des enfants qui l'écoutaient, elle oubliait tout le reste, profondément intéressée, se sentant introduite de plus en plus complètement dans ce monde mystérieux, dans cette sphère reposante que Seizan lui avait déjà fait entrevoir. Et, à la fin du catéchisme, lorsqu'on lisait l'Evangile, commentant simplement et doucement les paroles et les actions du Sauveur, Vadalen fermait les yeux, essayait de penser qu'elle était en Judée, cherchait à se représenter la suave figure de Celui qui avait tant aimé les petits enfants, et sentait son cœur se fondre à ce langage qui pénètre l'âme, comme nul langage terrestre ne l'a jamais fait.

Ce jour-là, elle traversa l'église très vite, suivant son habitude, regardant de loin son banc comme un lieu de refuge. Mais à peine s'y fut-elle agenouillée, qu'elle vit tout près d'elle une nouvelle figure. Sur une chaise, touchant sa place, elle reconnut la petite fille aperçue à la fenêtre de la maison de sa tante. Celle-ci portait une robe grise simple, mais élégante, un chapeau de paille orné d'un nœud de ruban, et, ainsi assise, elle était si gracieuse, si charmante, qu'on ne se fût pas douté de son infirmité, si deux petites béquilles en ébène ne se fussent trouvées près de la chaise.

Elle adressa un sourire à Vadalen, et, se penchant vers elle :

— Je suis très contente d'être près de vous, dit-elle gentiment.

Vadalen n'osa répondre. Mais comme son cœur battit à cette aimable parole, qui lui causait une sorte de joie étonnée et de confusion ! La petite fille était trop jeune peut-être pour sentir tout ce que disait le grand œil gris qui s'attacha, humide et brillant sur les siens ; mais sa mère le vit, et fut remuée de l'expression de ce regard, révélant tant de tristesses, d'isolement, et cette touchante surprise d'un peu de sympathie.

Après le catéchisme, la mère aida l'enfant à se lever, lui tendit ses béquilles et, se tenant à côté d'elle, écarta sur sa route les chaises qui lui faisaient obstacle. Vadalen les suivait, et à la porte de l'église, où Seizan attendait, l'enfant infirme la regarda et dit quelques mots à sa mère. Celle-ci s'approcha de Vadalen.

— Ma fille demande si vous voulez revenir avec nous, dit-elle avec bonté. Cela ne vous ennuiera pas trop de marcher lentement ?

— Oh ! non !...

Et elle commença à causer avec la petite fille, pendant que la mère questionnait Seizan avec intérêt sur la situation de cette triste orpheline que toute la ville plaignait, bien qu'on parlât déjà d'elle comme d'une future héritière.

Les deux enfants s'entretenaient du catéchisme. Avec le tact d'une intelligence déjà développée, comme cela arrive souvent chez les enfants de

bonne heure atteints par une maladie, la petite étrangère comprit que sa nouvelle amie était timide, sauvage, même, et que ces circonstances spéciales l'avaient tenue à l'écart de tout ce qui occupe et intéresse l'enfance. Elles ressentaient cependant l'une pour l'autre une vive sympathie. Quand Gertrude demanda à Vadalen de venir la voir, les yeux de la pauvre petite se remplirent de larmes.

— Je pense que je vous verrai seulement au catéchisme... Mon oncle ne veut pas que j'aie chez d'autres petites filles.

— Oh! maman le lui demandera, vous verrez! Et je vous montrerai mes jouets, qui sont très jolis, et nous lirons ensemble un très beau livre qui parle de notre première communion... Puis, mon frère viendra bientôt, au jour de l'an, et vous verrez comme il est bon, aimable et complaisant!

Quel paradis s'ouvrait devant les yeux éblouis de Vadalen! Mais son oncle consentirait-il à lui donner ces innocents bonheurs? A ce moment, on arrivait devant la maison aux deux pignons. Depuis la mort de M^{me} Daunet, sa demeure n'était plus entretenue extérieurement avec le même soin, et le contraste qui avait jadis frappé Vadalen tendait à disparaître.

M^{me} Aymard s'approcha de la petite fille.

— J'espère, dit-elle, qu'on vous permettra de venir voir ma fille; ce serait une grande douceur pour elle, car, si patiente et si résignée qu'elle essaie d'être, son infirmité la rend parfois un peu tite... J'aimerais beaucoup aussi à m'occuper de vous, mon enfant...

Elle se pencha, baisa Vadalen au front, et une rougeur soudaine, avec un regard brillant, révéla l'émotion de cette dernière.

— A bientôt, Madeleine, dit Gerty de sa douce voix.

Et la mère et la fille disparurent dans la sombre allée.

Vadalen leva un regard anxieux vers Seizan.

— Croyez-vous que mon oncle me permette d'aller les voir, Seizan?

— Peut-être pas tout de suite; mais, si tu me laisses tout arranger, il dira oui, j'en ai la confiance...

Pauvre Vadalen! Cela semblait une chose de peu d'importance; et cependant, elle subit, ce jour-là, tout ce que l'anxiété et l'angoisse ont d'intense et de cruel.

Elle prit, en attendant l'heure du dîner, sa première leçon de filasse. Elle possédait une adresse toute féminine et, après quelques essais, elle trouva très amusant de faire tourner la roue, que Seizan avait frottée et fait reluire.

La saison était froide, et M. de Cernay était frileux. Sa manie sordide l'empêchait d'allumer du feu dans sa bibliothèque, et il eût poussé ces hauts cris à la seule idée de chauffer la vaste et glaciale salle à manger. Il avait donc décidé qu'en

hiver, les repas se prendraient dans la cuisine; et cet homme, à qui la voix publique prêtait des millions, mangeait sur le coin de la table trop vaste, ayant fait supprimer jusqu'au napperon de toile que Seizan y étendait, et tout occupé à baisser autant que possible la mèche de la lampe afin de consommer moins d'huile.

En descendant, tout transi, il s'approcha du feu maigre qui brûlait dans l'immense cheminée, et, si peu accessible qu'il fût au sentiment du pittoresque, il s'arrêta un instant, frappé, presque charmé par le spectacle qui s'offrait à lui.

Seizan et Vadalen étaient assises l'une près de l'autre sur le banc de chêne placé à l'intérieur de la cheminée. Le visage austère, le costume noir, la coiffe presque monastique de Seizan formaient un piquant contraste avec la figure délicate de l'enfant, occupée à faire tourner son rouet. Dans l'ardeur du travail, une de ses nattes s'était dénouée, et un flot châtain clair, d'une nuance douce, tranchait sur la pâleur délicate de son teint.

M. de Cernay restait immobile. Ce bruit du rouet lui rappelait-il de lointains souvenirs d'enfance? Cette petite main fine, dans son mouvement encore lent et un peu incertain, mais gracieux, évoquait-il pour lui la main laborieuse de sa mère, cette main qui avait si souvent interrompu son travail pour se poser, caressante, sur la tête de son enfant?...

Seizan s'aperçut tout à coup de sa présence, et se leva précipitamment.

— Vite, Vadalen, range ce rouet, et approche les chaises... Et retourne la salade pendant que je vais tremper la soupe...

M. de Cernay s'assit, pensif. Il commença à manger distraitemment, et, le voyant préoccupé, Seizan fit signe à Vadalen de ne pas lui parler. Le dîner, plus que frugal, fut court. Le vieillard alla s'asseoir au coin de lâtre, Seizan emmena la petite fille, qui se couchait de bonne heure, et lorsqu'elle revint, trouvant encore son maître dans la cuisine, elle jugea le moment venu de livrer l'assaut dont le succès lui semblait de réelle importance pour Vadalen.

— Monsieur, dit-elle, prenant son tricot, j'ai vu aujourd'hui votre locataire, M^{me} Aymard.

M. de Cernay leva la tête, comme sortant d'un rêve.

— Elle a une petite fille infirme... C'est triste... Cette petite est bien élevée, bien douce, et la mère serait tout à fait contente si Monsieur laissait Vadalen jouer avec elle.

— Chez elle? Quelle idée! Madeleine y prendrait de jolies habitudes! Vous savez bien que je défends pour elle toutes les fréquentations.

— Mais, monsieur, M^{me} Aymard est une femme raisonnable, économe, pas riche, cela se voit bien, et qui apprendrait plutôt à travailler à l'enfant, car elle est adroite comme une fée.

— Et quand elle partira, Madeleine trouvera

ma maison plus triste, mes habitudes plus étroites, mon... économie plus... exagérée...

— Pour ça, monsieur, dit crûment Seizan, il n'est pas besoin d'aller voir le ménage des autres; mais, enfin, chacun a son idée, et Vadalen est trop respectueuse pour juger et critiquer ceux à qui elle doit obéir. Elle a une existence triste, monsieur...

— Elle ne semble pas en souffrir; elle n'est pas bruyante, capricieuse et désagréable comme les autres enfants de son âge.

— C'est vrai, monsieur; mais, en revanche, elle n'est pas si gaie, et quelquefois, quand je la vois si sérieuse, si tranquille, avec ses petites joues sans couleur, je me dis qu'elle manque d'un peu de joie...

M. de Cernay ne répondit rien.

— Et puis, ajouta Seizan, lançant la flèche du Parthe, M^{me} Aymard n'est ici que pour sa fille; si la petite s'y plaît et s'amuse, elle restera plus longtemps à Plesnou, car la maison lui convient assez...

M. de Cernay se leva.

— Allumez-moi un bougeoir, Seizan... Une allumette! Pourquoi faire? Voici un chiffon de papier... Vous avez encore à apprendre l'économie, ma fille.

— C'est que j'étais distraite, monsieur... Monsieur veut-il permettre à Vadalen d'aller dans la maison d'à côté?

— Non, répondit durement M. de Cernay, prenant le bougeoir et se dirigeant vers la porte.

Pauvre petite Vadalen! Seizan tarda à monter, espérant la trouver endormie, et voulant remettre au lendemain pour lui annoncer l'insuccès de sa démarche. Mais elle n'avait pas sommeil; assise sur son lit, tout anxieuse, elle attendait sa bonne, et tout ce que son petit cœur possédait d'ardeur se révéla dans l'accent avec lequel elle murmura :

— Veut-il ?

Que de pleurs en entendant la réponse! Mais Seizan chercha à la consoler.

— Tout n'est pas dit, je t'assure, ma petite fille. Je parlerai encore à Monsieur... M^{me} Aymard viendra le trouver, s'il le faut... Toi, ne dis rien encore; mais, avant de nous endormir, prions ensemble le bon Dieu, qui change les cœurs et qui peut rendre moins sévère celui de ton oncle...

Et Vadalen s'endormit au milieu d'une supplication ardente.

Le lendemain, de bonne heure, comme elle finissait sa toilette et préparait sa page d'écriture, elle faillit tomber de surprise en voyant sa porte s'ouvrir et son oncle apparaître.

— Je suis venu, dit-il, voir si les petits cadres font bon effet... Hé! vous avez une belle chambre, Madeleine. Cette commode a une grande valeur, savez-vous! Cette Seizan est vraiment active; elle tient bien la maison, et tout n'en va que mieux depuis que ma vieille idiote est morte... Oui, ces portraits font bien, là, au grand jour... C'est à votre père que vous ressemblez...

Il fit quelques pas dans la chambre, puis, s'approchant de la petite fille, de plus en plus interdite :

— Le rouet vous amuse? dit-il avec une ombre d'émotion. Il ne faut pas le casser, entendez-vous?

— Oh! non, puisque vous m'avez dit que c'est celui de votre mère!

Fût-ce cette simple parole, jaillie d'un cœur d'enfant, ou bien le regard d'innocente sympathie qui l'accompagnait? M. de Cernay ne répondit rien, mais, presque sans qu'il le veuille, sa main maigre se posa légèrement sur les cheveux ondulés de la petite fille. Elle sent vaguement que c'est une sorte de caresse, et dit avec timidité :

— Est-ce que, vous aussi, vous avez le portrait de votre mère?

— Oui, je l'ai, mais je ne le montre jamais à personne. Cependant, à vous, je veux bien le laisser voir. Venez...

Elle le suit dans sa bibliothèque, il ouvre un tiroir et en tire une miniature.

Quelle douce figure! Comme elle est jeune, jolie, avec une expression tendre, souriante, un peu timide! Vadalen se demande s'il n'y a pas quelque erreur étrange; elle ne peut croire que cette délicieuse jeune femme aux cheveux bouclés, aux doux yeux bleus, ait été la mère de ce vieillard à l'air dur et moqueur, ni de cette terrible tante au visage sévère qui a tant effrayé sa première enfance.

— Elle est morte toute jeune, peu après l'époque à laquelle cette miniature a été peinte, dit M. de Cernay, la contemplant d'un air rêveur. Et c'est un grand malheur pour des enfants de perdre leur mère! Ce sont les mères qui nous rendent bons...

— Oh! même du ciel maman me rendra bonne! dit naïvement Vadalen.

Hélas! il ne croyait guère au ciel, cet homme qui regardait avec amertume l'image fragile survivant seule à l'heureuse jeune mère.

— Comme elle est jolie! Je l'aime, elle aussi reprit la petite fille, portant la miniature à ses lèvres. Je suis sûre qu'elle et maman se sont vues là-haut, et que votre mère est contente quand je fais tourner son rouet...

M. de Cernay se pencha vivement, détournant la tête pour que Vadalen ne vit point son visage. Il replaça la miniature dans le tiroir, puis, comme l'enfant, un peu embarrassée, faisait un pas pour sortir, il revint brusquement à elle.

— Cela vous ferait un grand plaisir d'aller quelquefois chez M^{me} Aymard?

La joie faillit étouffer Vadalen, et l'empêcha tout d'abord de parler. Mais son regard, soudain illuminé, répondit pour elle.

— Écoutez, reprit M. de Cernay. Je veux bien que vous alliez jouer avec cette petite malade. Mais il ne faudra pas leur parler de moi; le promettez-vous?

— Oh! oui!

— Ensuite, vous ne devrez pas prendre dans cette maison des goûts et des habitudes que je ne saurais satisfaire. Tant mieux pour les autres, s'ils sont plus riches que moi... Si je m'apercevais que vous vous avisez d'aimer la toilette, par exemple, j'interdirais toute visite. Je suis pauvre, et vous l'êtes aussi... On vous dira peut-être que vous avez de l'argent; ne le croyez pas. Vous n'en aurez un peu que si j'économise pour vous... M'avez-vous compris?

— Oui, et je suis si, si contente! Comme vous êtes bon!

Dans sa joie, elle eut un élan inaccoutumé, et, pour la première fois, se jeta au cou du vieillard, ému et interdit.

IX

Le jour même, Seizan conduisit chez M^{re} Aymard, Valaden, toute tremblante d'émotion, de joie, de timidité.

Une sorte de serrement de cœur la saisit au seuil de cette maison où elle avait subi d'inconscientes, mais cruelles souffrances enfantines. Mais elle vit tout de suite que l'aspect en était changé.

C'étaient les mêmes chambres, les mêmes meubles, et cependant tout semblait différent. Que ce fût dû aux plantes vertes placées çà et là, aux plis des tentures au groupement des sièges, c'était possible; mais il y avait partout, répandu comme un élément subtil, quelque chose que Valaden ne définissait pas, mais que son âme respirait avec délices, ce quelque chose de doux, de libre, de dilatant qui s'appelle l'amour. M^{re} Aymard vint au devant d'elle et lui sourit.

— Chère petite, dit-elle en l'embrassant, vous venez accomplir ici une bonne œuvre, une véritable œuvre de première communion. Gerty est si heureuse de vous voir, elle qui n'a guère de plaisirs et ne voit point d'amis!

Valaden n'osa pas dire combien elle-même était joyeuse. Elle pressa contre sa joue la main qui tenait la sienne, et suivit M^{re} Aymard dans la chambre de l'enfant infirme.

Il serait trop long de décrire les jours heureux qui suivirent. Et cependant, ils furent pour Valaden la matière d'une longue et douce histoire, l'histoire de ses joies, et aussi l'histoire de son cœur, car, si jeune qu'elle fût, elle sentit alors tout ce que l'amitié a de charmant, tout ce que la reconnaissance a de passionné. Peu à peu, ses journées se passèrent toutes chez M^{re} Aymard, qui l'associait aux études aussi bien qu'aux jeux de sa fille. Et au milieu de tant d'intérêts et de bonheurs, quelles leçons ineffaçables données par la mère en un mot profond, en un sourire, en un regard!

Gertrude, qui n'avait pas marché depuis plusieurs années, et qui subissait un traitement souvent douloureux, était une ces natures d'élite qui se révèlent de bonne heure, et dont le contact est une bénédiction. Restée enfant pour la docilité, la candeur et même la gaieté, elle était déjà femme par la résignation, la force de caractère, et surtout par ce touchant oubli d'elle-même dont sa mère était un vivant modèle. Sa présence était pour Valaden une leçon constante de douceur, d'abnégation, de foi profonde en la Providence, qui ne permet les souffrances que pour un bien mystérieux. Comment n'eût-on pas appris le dévouement dans cette maison, où la mère ne vivait que pour sa fille, où l'enfant, dans sa tendresse précoce, cachait ses souffrances et jusqu'à ses découragements passagers, et feignait souvent une gaieté bien éloignée de son cœur?

Valaden connut aussi la joie d'être aimée, de se voir l'objet d'attentions charmantes. Maintenant, on ne riait plus d'elle au catéchisme, car M^{re} Aymard s'était chargée d'arranger ses misérables toilettes, et M. de Cernay ne semblait même pas s'en apercevoir. Elle était toujours munie de livres; sa poupée avait aussi des robes neuves, et enfin M^{re} Aymard, la trouvant pâle et délicate, lui fit partager les fortifiants qu'elle donnait à sa fille.

Seizan était au comble du bonheur. Elle écoutait avec ravissement tous les récits que Valaden lui prodiguait sur ses visites à Gerty. Quant à M. de Cernay, toujours occupé par ses calculs, ses affaires et ses vieux livres, il ne s'inquiétait guère de sa nièce, bien qu'il lui fût évidemment agréable de la voir à midi et le soir, et bien qu'il se montrât toujours prêt à lui donner les explications qu'elle osait parfois lui demander sur ses lectures et ses leçons.

Le jour de l'an arrivait, et Gerty travaillait en secret à un sac à ouvrage qu'elle destinait à sa mère. Celle-ci, qui soupçonnait quelque mystère, feignait de ne rien voir, et la laissait plus souvent seule avec Valaden.

— Gerty, dit celle-ci, que pourrais-je faire pour ta mère? Je n'ai jamais d'argent, et cependant, j'aimerais tant à offrir des présents!

Gerty réfléchit un instant.

— Tu peux lui faire une pelote à épingles avec le reste de mon sac.

— Oh! si je commençais tout de suite?

— Certes, c'est facile; je vais te montrer.

Et Valaden, ravie, commença à coudre la soie. Comme cela lui semblait bon de donner! Quelle ardeur elle apportait à son travail! Quand ce fut fait, il restait encore des morceaux d'étoffe; elle fit une autre pelote pour Seizan, et enfin, elle chercha tout un jour ce qu'elle pourrait offrir à son oncle. Gerty y épuisa les ressources de son imagination; M^{re} Aymard, consultée, suggéra l'idée d'un signet. Ce fut avec un ravissement sans pareil que Valaden broda une petite fleur sur du papier

Bristol percé de petits trous d'aiguille, et y traça ces mots : *Madeleine à son cher oncle.*

La veille du jour de l'an, elle offrit sa pelote à M^{me} Aymard, reçut en échange un beau livre et un baiser tout mouillé de larmes, et elle partit radieuse, emportant ses humbles présents, et songeant à tout ce qu'elle ferait le premier janvier si elle et son oncle n'étaient pas si pauvres.

Elle sauta au cou de Seïzan :

— Bonne année, Seïzan... J'ai travaillé pour vous... Devinez ce que c'est !

Elle lui montrait un papier de soie entouré de favours. Avant même de l'avoir défait, Seïzan fondit en larmes.

— Oh ! ma chère petite fille !... Comme c'est bien à toi ! N'importe ce que c'est, je le garderai toujours !

Elle ouvrit le papier avec précaution et vit avec admiration la pelote en soie ancienne, entourée d'un petit ruché en ruban.

— Quoi ! c'est toi qui as fait cela ? Comme elle est jolie ! Je vais la suspendre dans ma chambre... Moi, je t'ai acheté une paire de gants fourrés, ma Vadalen, pour que tes pauvres petites mains ne soient pas gelées tout cet hiver...

Ce fut un échange d'admiration, de baisers et de larmes. Puis Seïzan s'extasia sur le signet destiné à M. de Cernay, et conseilla à Vadalen d'aller le lui offrir.

La nuit tombait ; mais le vieillard, plutôt que d'allumer une bougie, s'était rapproché de la fenêtre et cherchait à prolonger sa lecture. Il ne l'entendit pas entrer.

— Mon oncle... J'ai fait quelque chose pour vos étrennes...

— Pour mes étrennes !

Il se retourna brusquement. Depuis bien longtemps personne n'avait songé à lui parler d'étrennes !

— Je l'ai brodé toute seule ; c'est M^{me} Aymard

qui m'a donné les soies, et c'est une marque pour mettre dans vos livres, vous savez !

Il prit le papier de soie, l'ouvrit, et vraiment, il y avait un léger tremblement au bout de ses doigts. Il regarda longuement le signet, puis attacha un oeil perçant sur le visage de la petite fille.

— C'est très joli. Mais pourquoi m'avez-vous brodé ce signet ?

— Pourquoi ? répéta Vadalen interdite. Mais c'est le jour de l'an, et Gerty en a fait un pareil pour son frère.

— Et vous vous attendez peut-être à ce que je vous fasse un cadeau en échange ?

Elle le regarda de ses yeux sincères.

— Oh ! non, mon oncle ; je sais que vous êtes pauvre, il ne faut pas dépenser votre argent... Ceci ne m'a rien coûté... Seulement, ajouta-t-elle avec un sentiment involontaire de désappointement, j'avais espéré que mon cadeau vous ferait plaisir.

Le visage de M. de Cernay se détendit.

— Et il me fait plaisir, en effet, je vous l'affirme, dit-il vivement. Vous êtes une bonne petite fille, et... vous serez un jour récompensée de votre affection envers votre vieil oncle maussade... Merci, mon enfant... Tenez, il ne fait plus clair, je ferme mon livre, et j'y place votre joli signet...

Vadalen, redevenue radieuse, s'en retourna vers Seïzan. Mais, au bout d'un instant, elle s'entendit rappeler par son oncle.

Cette fois, il avait allumé une bougie, et il cherchait dans un tiroir ouvert.

— Madeleine, dit-il, je ne vous achèterai pas de cadeau, parce que ce sont là des dépenses inutiles, mais je veux, moi aussi, vous faire plaisir... N'avez-vous aucun souvenir de vos parents ?

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE

CAROTTES A LA FLAMANDE

Prendre des petites carottes courtes et rondes, d'une espèce généralement tendre. Les gratter, les couper en rouelles et les faire blanchir, après quoi, les égoutter et les mettre dans une casserole avec du beurre, du sel et du sucre en petite quantité. Faire sauter sur feu doux, puis mouiller avec du bouillon. Lorsque la cuisson est suffisante et que le jus est réduit, on lie avec du beurre manié de farine, on ajoute du persil haché et on verse sur un plat garni de petits croutons frits.

RECETTE DE POUDRE POUR NETTOYER L'ARGENTERIE

Elle n'altère ni ne raje le métal et lui donne un joli brillant.

Tamisez, en les mélangeant, 60 gr. de blanc d'Espagne, 50 gr. de crème de tartre, 30 gr. d'alun.

Ajoutez, au moment de vous en servir, quelques gouttes d'eau-de-vie ou d'alcool de bois avec un peu d'eau à la quantité nécessaire.



Théâtres Lyriques : *La Vivandière* à l'Opéra-Comique. — Opéra : *Nouvelles*. — A propos de Montecarlo. — M^{lle} Parent. — Concerts et matinées.



Le regretté compositeur de *Jocelyn* et du *Dante* avait prouvé que son talent musical savait se prêter aux grandes épopées lyriques et aux progrès de la science dramatique moderne.

Par quelle ironie du sort est-il arrivé à écrire, un pied dans la tombe, une œuvre parfois dramatique, mais remplie de la plus franche gaieté? Que ne vit-il encore pour constater le colossal succès de cette *Vivandière*, où il a jeté, avec les refrains glorieux de notre grande époque militaire, les dernières mélodies de son âme d'artiste.

Le scénario, des plus simples, écrit en prose, est dû à la plume exercée de son ami, le distingué peintre Cain. Il se compose de trois actes d'une réelle valeur scénique, car l'intérêt ne languit jamais. Au lever du rideau, il nous montre un village de Lorraine où arrivent, en 1794, de vaillants soldats, le ventre creux, mais gais comme de vrais Français et chantant les victoires remportées sur le Rhin. Marion, la vivandière du régiment, se désole, car ses provisions sont épuisées, et il faut préparer un repas pendant cette halte. Le marquis de Rieul, royaliste endurci, a refusé d'héberger les troupes de la République. Mais son fils Georges, dont le sentiment patriotique s'éveille aux mots de gloire et de patrie, leur donne asile dans la ferme de son père. Il charge Jeanne de les faire servir, et le petit roman d'amour qui traverse tous les épisodes guerriers de l'action principale, va se dérouler en même temps.

Jeanne aime Georges, qui la regarde comme sa fiancée : elle fut confiée au marquis par son frère mourant. L'intraitable seigneur, indigné de voir son fils fraterniser avec les *bleus*, le chasse et celui-ci s'enrôle. Jeanne, qui intercède pour lui, est chassée de même, et Marion les recueille tous deux. Ils partent, le nouveau soldat avec son régiment et Marion à la suite, avec son âne, après avoir installé la jeune fille près d'elle, dans sa carriole.

C'est en Vendée que nous les retrouvons, dans

un campement républicain. Le caporal Lafleur, qui ne sait pas lire, obtient de Marion la lecture d'une vieille lettre de sa mère, ce qui donne lieu à une scène attendrissante. Georges est déjà sergent ; il est revenu avec le détachement et a retrouvé Jeanne. Mais il faut reprendre les armes et marcher à l'assaut d'un village vendéen, défendu par une poignée de braves commandés par le marquis de Rieul. A ce nom, Marion, saisie d'effroi, supplie le capitaine Bernard de ne pas y envoyer Georges, qui est désigné pour conduire le détachement à l'assaut. Le capitaine comprend l'odieux de cette mission et l'envoie dans une autre direction : il ne faut pas que le père et le fils s'entretuent.

Au troisième acte, la gaieté est partout. Plus de bataille, les *bleus* reviennent victorieux et dansent la *Fricassée* avec les filles du pays. Georges arrive conduisant les recrues et retrouve enfin sa chère Jeanne. Leur rencontre donne lieu à un joli duo. Mais on amène le marquis vaincu et prisonnier. On va le condamner à mort et Georges, au désespoir, veut sauver son père à tout prix. Marion se dévoue encore et le fait évader, malgré la punition qui l'attend elle-même. Elle avoue tout à Bernard, qui, désolé, ne sait comment la soustraire aux rigueurs de la justice militaire. Mais, ô bonheur ! la nouvelle de l'amnistie générale se répand, et les chants de joie, les danses et la gaieté au son des tambours reprennent de plus belle.

Le rôle de la vivandière est écrasant, car elle est sans cesse en scène, cette excellente Marion. M^{lle} Delna s'y est montrée plus que jamais à la hauteur de sa lourde tâche et son succès a été immense. A la fois tragédienne et comédienne, sa belle voix sait rendre toutes les nuances de la douleur, du sentiment et de la plus franche gaieté.

Tous les airs de M^{lle} Delna ont été acclamés avec la *furie* de l'enthousiasme. Citons, au premier acte, « Viens avec nous, petit... » Au second, qui débute par une charmante et bonne page instrumentale, la *Berceuse*, la *Prière*, la *Lettre*, tous bisssés. La scène avec La Balafre (Fugère) et l'*Hymne* à la

Liberté, trissé, ont été pour M^{lle} Delna l'objet d'ovations sans fin. Notons encore le ravissant duo de Georges et Jeanne, que la charmante voix de M. Clément et la grâce de M^{lle} Laisné soupirent délicieusement au premier acte. M. Fugère réalise le type accompli du sergent français, plein de verve, de bravoure et d'honneur. Les autres rôles sont parfaitement interprétés par MM. Badiali, Mondaud et Thomas. Les chœurs, aussi nombreux que bien écrits, ont été enlevés avec un rare ensemble.

C'est ici le moment de féliciter M. Vidal pour la grande part qu'il a dans le succès de cet ouvrage. Le pauvre Godard n'avait pu que terminer son premier acte, et c'est en ébauchant les deux autres que la plume s'échappa de sa main glacée.

Ajoutons que l'orchestre de M. Danbé n'a laissé dans l'ombre aucun des infinis détails de cette instrumentation colorée, remplie de nuances si diverses, tour à tour tendre ou belliqueuse. La mise en scène, extrêmement soignée, fait grand honneur à la direction, et les costumes, dessinés par Detaille, se passent de commentaires.

A l'Opéra, très prochaine première du *Tannhäuser*, de R. Wagner; arrivée du ténor Van Dyck, pour les répétitions de cet ouvrage; rentrée de M^{lle} Deschamps-Jehin, retour de Monte-Carlo.

A propos de Monte-Carlo, où cette grande artiste a créé un rôle important dans la *Jacquerie*, opéra posthume du si éminent maître Lalo, terminé et mis au point par M. Arthur Coquard, ajoutons que nous en donnerons le compte rendu le mois prochain.

La difficulté de nous procurer cette remarquable partition en quatre actes, nous a déjà privée d'en parler dans notre dernier numéro. Mais nous savons que sa haute valeur lui assigne une place sur nos premières scènes, et que M. A. Coquard s'est tiré avec grand honneur d'une tâche doublement difficile.

M^{lle} Hortense Parent, l'éminente fondatrice de l'*Ecole professionnelle du Piano pour les Femmes*, a donné quatre séances successives, pour l'audition des élèves de ses *Deux Ecoles d'application*, dites : *Nouveaux Cours Hortense Parent*. Le public a été émerveillé de la virtuosité des élèves du piano, comme de la précision dans le rythme et la mesure, chez celles des cours d'ensemble et de solfège. Le mois prochain, M^{lle} Parent fera entendre ses élèves personnelles; nous ne manquerons pas d'en parler ici et de donner de plus amples détails sur ses remarquables fondations.

Un très brillant concert donné par M^{lle} Ernest Benoit, organiste de premier mérite, avait réuni un concours d'artistes distingués, et un nombreux public. On a beaucoup applaudi la belle *Méditation*, de Durand, quatuor, entre M^{lle} Duport-Colle, premier prix de violon du Conservatoire, M^{lle} Benoit, M. Berthelier, de l'Opéra, et M. Buonsol-

lazzi, dont la tâche d'accompagnateur a été remarquablement remplie. M^{lle} Lavigne et M^{lle} Vildieu ont ensuite prêté le charme de leurs jolies voix à diverses compositions de choix, des mieux interprétées, et M. Berthelier a tiré des sons ravissants de son violoncelle, dans l'*andante* et l'*allegro*, de Goltermann.

Nous avons assisté de même à une très intéressante matinée donnée par M^{lle} Lamandé, professeur de piano d'un sérieux talent. L'audition de ses nombreuses élèves avait lieu sous la haute présidence de M^{lle} H. Parent, Officier d'académie, et fondatrice de l'*Association pour l'Enseignement professionnel du Piano*. M^{lle} Lamandé, en dehors d'une exécution d'un fort beau style, possède à fond l'art d'enseigner, et elle obtient de ses plus jeunes élèves des résultats aussi étonnants que rapides. Nous avons remarqué la *Valse de Lili*, de Fischer, la *Tulipe* de Stréabog, la *Gavotte des Mathurins*, de G. Lemaire. *Jadis!* de Wachs, et une *Saltarelle*, de Gregh, joués avec une rare correction, pour de si mignonnes mains. Mais nous devons donner une mention spéciale à M^{lle} Suzanne D., Jeanne C., et Mathilde P., qui ont exécuté des morceaux de maîtres avec autant de virtuosité que de style.

M^{lle} Lamandé avait ajouté l'élément toujours charmeur du chant, à l'intérêt que présente tout ce qui touche à l'enseignement de la jeunesse. Entre les deux premières parties de la séance, M^{lle} Marthe Crabos, dont le gracieux concours est toujours assuré aux artistes de talent, a de suite subjugué l'auditoire par sa diction maîtresse et sa grâce innée, dans l'une de ses mélodies favorites : *En dansant la gavotte*, de Gaston Lemaire. Après la seconde partie, M^{lle} D., amateur et musicienne distinguée, qui possède une voix d'un très joli timbre, a fort artistiquement chanté : *Les regrets de Manon*, de Massenet. M^{lle} Crabos lui a succédé avec la ravissante composition d'Andréani : *Que le jour me dure*, qu'elle dit avec un sentiment inimitable de douceur et de tendresse.

Enfin, pour clore cette belle fête de famille, la charmante voix de M^{lle} D. a interprété avec un sentiment très poétique : *L'Automne*, de Massenet, où elle a obtenu le plus vif succès.

Le dernier morceau choisi par M^{lle} Crabos : l'*Air de la Reine de Sabbath*, par Gounod, lui a permis de développer non seulement toutes les ressources de son superbe soprano, mais aussi ses remarquables qualités d'expression dramatique, qui, avec sa diction parfaite et son beau style, font de cette grande artiste une cantatrice accomplie.

Le succès de ces dames a été des plus flatteurs. Il ne l'a pas été moins, pour M^{lle} Lamandé, comme accompagnatrice et comme professeur.

Force nous est de remettre la liste des nouveautés au mois prochain.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



Le matin, assise devant ma table, j'allais commencer notre causerie, quand un coup de sonnette retentit ; on ouvre, j'entends parlementer, la visiteuse insiste, on cède et on m'apporte la carte d'une jeune femme rencontrée en Suisse l'été dernier.

Les coïncidences de notre itinéraire nous avaient souvent rapprochées, j'avais su qu'elle habitait toute l'année un château près de *** dans l'ouest de la France ; elle m'avait longuement interrogée sur Paris, ses plaisirs, puis sur les œuvres de charité, sur les conférences, etc., etc. Nous nous étions quittées avec des promesses de revoir que j'avais jugées banales, et voilà qu'elle me les rappelait en entrant comme un tourbillon dans mon petit salon.

— C'est moi, chère madame, quelle joie de vous revoir ; j'ai si souvent pensé à vous, si souvent parlé de vous à mes amies.

Je sentis que j'étais un monstre d'ingratitude ; j'avais très peu pensé à elle et n'en avais jamais parlé à personne ; je murmurai quelques paroles de bienvenue.

Elle reprit :

— J'ai tant besoin de vous ! Je me suis lancée dans une entreprise si compliquée, si difficile à mener à bien, et je compte absolument sur vos conseils pour me tirer d'affaire.

Je remontai dans ma propre estime ; elle n'avait pensé à moi que dans un but utilitaire.

— Oni, voilà ce dont il s'agit : il y a, hélas ! à *** comme partout, des pauvres que ce long hiver a fort éprouvés, et nous cherchons les moyens de leur venir en aide. Vous m'aviez parlé en Suisse des succès obtenus au Bazar de la Charité ; l'idée m'est venue de faire une vente à ***, où il n'y en a pas encore eu ; toutes ces dames ont approuvé ce projet et c'est déléguée par elles que je viens prendre à Paris les renseignements nécessaires. Par quoi faut-il commencer ?

Depuis quinze jours, je cherchais inutilement des vendeuses pour deux œuvres ; je dis sans hésitation :

— Il vous faut trouver des vendeuses.

— Oh ! nous n'en manquons pas, dit en riant mon interlocutrice ; cela amuse tout le monde de

vendre ; ce qui nous fera plutôt défaut, ce sont les acheteurs.

— Il faudra vous acheter les unes aux autres, et pour cela que chacune fournisse son comptoir de choses utiles ; du reste, ce sont les seules qui se vendent très bien ; l'année dernière, au Bazar de la Charité, des paquets de sucre Say ont fait la fortune du comptoir où on les vendait. Pour qu'une vente réussisse, il faut qu'elle entraîne peu de frais et qu'elle exerce un certain attrait sur l'acheteur ; on atteint ce but en prenant les objets au prix de fabrique, ou en confectionnant soi-même des riens qui puissent servir à la toilette ou à l'ameublement et restent accessibles aux petites bourses.

— Je comprends parfaitement ; mais, pour ces travaux, où trouver des modèles ?

— Vous me demandez cela et vous êtes abonnée au *Journal des Demoiselles* ! Mais dans l'Album de chaque mois, vous avez des choses charmantes et très faciles à faire. Vos couturières et vos modistes ne vous refuseront certes pas l'aumône de quelques petits coupons d'étoffe, de quelques bouts de dentelle et de rubans ; l'une des vendeuses recueillera ces éléments de travail et vous réunira toutes une ou deux fois par semaine pour l'exécution de ces petits ouvrages dont le journal vous donne les modèles. Le prix de revient étant nul, tout pourra être vendu dans des conditions tentantes pour les acheteurs. Il faut se l'avouer, vu la multiplicité des appels à la charité, ceux qui dépensent de grosses sommes dans les ventes sont bien rares, et on traiterait volontiers de légende l'anecdote suivante racontée par nos grand'mères : George Sand, prêtant son concours à une vente, vit arriver à son comptoir le baron de R..., qu'elle avait convié à lui apporter son offrande ; il lui déclara qu'aucun objet ne le tentait, mais qu'il paierait généreusement le moindre autographe de l'illustre écrivain. Sans se faire prier, elle écrivit immédiatement :

« J'ai reçu de M. de baron de R. la somme de cinq mille francs.

« Signé : GEORGE SAND ».

Le baron prit l'autographe et tendit les cinq billets demandés.

Hélas ! ils sont morts tous deux sans laisser d'imitateurs.

— Ne me découragez pas, reprit la jeune femme, car je suis très effrayée de mon entreprise, d'autant que ce n'est pas tout et que je désire vous consulter sur autre chose encore. J'ai obtenu de ma belle-

mère de réunir vendeuses et acheteuses le lendemain de la vente et de donner une soirée à la société de ***; que pourrions-nous faire pour nous distraire?

— N'avez-vous pas quelques amateurs musiciens dont vous pourriez utiliser les talents?

— Bien peu. Les jeunes femmes sont timides et peu sûres d'elles; notre grande cantatrice, M^{me} de X., tient le rôle depuis longtemps et on s'en aperçoit; elle a dû renoncer aux grands airs d'opéra et, à l'imitation de M^{me} Amel, adopter le genre romances 1830. Il y a quelque temps, elle en avait découvert une qui dépeignait les effets heureux produits sur une jeune fille par la présence de son fiancé; elle disait: Quand il est là, je suis plus jolie; quand il est là, je danse avec plus de grâce; quand il est là, je chante bien, etc. Je vois mon mari qui se dirige vers la porte.

« — Où allez-vous? lui dis-je.

« — Je vais le chercher! » me répond-il en riant.

Non, chère madame, il nous faut autre chose que la musique.

— Eh! bien, pourquoi ne dansez-vous pas un long cotillon?

— J'y avais pensé, mais jamais je n'obtiendrai de ma belle-mère la somme nécessaire pour qu'il soit seulement convenable.

— Je crois que vous vous exagérez beaucoup ce qu'il vous faudrait pour cela; d'abord, vous pouvez faire beaucoup de figures sans accessoires, ou avec des accessoires que vous possédez certainement, coussins, parasols, paravents, éventails, miroirs; si vous désirez quelques objets à donner comme petits souvenirs, vous pourrez trouver des modèles dans la planche coloriée parue le 30 septembre 1894, édition hebdomadaire du journal; enfin, il est facile de faire de très jolies choses ne coûtant presque rien, avec un peu de goût et d'habileté. Venez voir!

Je la conduisis dans la chambre de ma sœur et lui montrai la glace complètement entourée de tous les accessoires de cotillon rapportés cet hiver.

— Mais avec quelle étoffe fait-on ces ravissants cornets, ce chapeau de forme si originale, ces papillons, ces écrans entourés d'une grosse ruche?

— Tout simplement avec du papier froissé; on en vend de tout préparé chez les papetiers, mais, comme vous le savez, rien n'est plus facile à faire soi-même; c'est une œuvre de temps et de patience.

— Quelle bonne idée! ce shako pour les jeunes gens, ce chapeau Greenaway pour les jeunes filles auront un succès fou! Et ce bilboquet! la forme en fil de fer est bien facile à faire: on la re-

couvre de papier froissé; la boule à recevoir dans la coupe est aussi en papier; maintenant que vous m'avez mise sur la voie, les idées m'arrivent en foule, je n'ai plus qu'à acheter des rames de papier.

Nous primes rendez-vous pour la journée et ma visiteuse s'enfuit.

Je vous envoie notre conversation, chères lectrices, dans l'espoir que vous y trouverez quelques renseignements utiles, soit pour les ventes, soit pour les réunions dansantes, fréquentes au mois de mai; mais si le printemps que le monde nous fait donner de l'actualité à ces sujets, le printemps du bon Dieu ramène les fleurs et suggère l'idée de les collectionner; aussi avons-nous déjà reçu quelques demandes d'envoi de l'*Herbier du Journal des Demoiselles* (1); ces demandes seraient encore bien plus nombreuses si vous aviez pu voir, comme moi, l'*Herbier* d'une de nos jeunes abonnées; elle a colorié chaque planche; à côté de la fleur séchée, on voit ce qu'elle était lorsqu'on l'a cueillie; le lieu où elle a été trouvée, la date de la promenade complètent un ensemble de souvenirs que vous retrouverez plus tard avec bonheur. On pourrait donner comme épigraphe à notre album cette poétique page de Thomas Moore, que je traduis pour vous du poème de *Lalla-Rookh*:

« Il est un buisson de roses sur la rive du Bendemeer (2). Là, tout le jour, chante le rossignol; au temps de mon enfance, c'était comme un doux rêve d'écouter le chant de l'oiseau, assise parmi les roses.

« Je n'oublierai jamais ni le buisson ni la mélodie, et souvent solitaire, aux beaux jours de l'année, je pense: Le rossignol chante-t-il encore? Les roses sont-elles toujours brillantes près du calme Bendemeer?

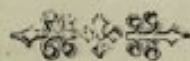
« Non, les roses qui se penchaient sur l'eau se sont vite fanées, mais on avait recueilli leurs corolles encore fraîches pour en extraire l'essence et nous rendre le parfum de l'été quand l'été n'était plus.

« Ainsi, le souvenir que laisse le bonheur en garde le parfum pendant de longues années, alors qu'il s'est évanoui; telles brillent pour mon âme comme elles brillaient à mes yeux, les roses de la rive du calme Bendemeer. »

EDMÉE.

(1) Paris, 6 fr.; départements, 8 fr.; Union postale, 8 fr. 50.

(2) Rivière de l'Inde.



DEVINETTES

Mots en escalier

1^e Qui est immortelle. — 2^e Mois de la Vierge. — 3^e Oiseau au chaud duvet.
— 4^e Époque. — 5^e Ville de l'Ille-et-Vilaine. — 6^e Signifie chant. — 7^e Un cruel
Romain. — 8^e A la basse-cour. — 9^e Au milieu du visage.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en losange

Dans la main. — Éminence. — Lance la mort. — Divinité des sauvages en
Amérique. — Mélange de cuivres. — Ce n'est pas oui. — Dans flûte.

(Ellymak.)

Légendes

Depuis quelle époque, selon la légende, les scies sont-elles à dents ?

(M. D. n° 84.)

Proverbe

En ajoutant une lettre aux mots suivants, refaire vingt-deux noms géogra-
phiques se rapportant à la France. Les lettres ajoutées formeront, dans le sens
vertical, un proverbe de six mots :

Pris. — Seme. — Eau. — Anes. — Ecrue. — Noir. — Omer. — Sain. —
Velue. — Latins. — Erié. — Manie. — Sien. — Danse. — Erigé. — Rhé. —
Tell. — Bois. — Grou. — Gale. — Canal. — Contre.

(M^{me} E. V., à Saint-Mihiel.)

Acrostiche double

Avec les lettres suivantes, former onze mots français qui, par le choix de
leur première et dernière lettres dans le sens vertical, donneront le nom de
braves soldats et celui du pays où ils accomplirent une célèbre retraite :

O
CR
C
EU
EL
OR
DE
IN
ON
MI
OU

(Gloire, honneur et patrie.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'AVRIL

MOTS EN LOSANGE :

 B P L
 G A N U T
B P A N A C R T E
 L U C A R N E
 T E E
 E T E

MOTS EN ÉCHELLE :

C P
A R A G O N
R C A N O T
A S C E A U
S O D I L E
N N I C E
E E R

ANAGRAMME : Méridional. — Limonadier.

MOTS EN DAMIER :

CHAM CALO
HOLA ANON
ALEP LORD
MAPPEMONDE
 EMIR
 MIDI
CALORIFERE
AMAN ECOT
LARD ROSA
ONDE ETAT

MOTS EN CROIX :

 B
 O
LUCRECE
 G
 I
 A

MÉTAGRAME : Kiel. — Ciel. — Miel. — Fiel.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Levy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.